EUGÉNIE,

DRAME

En cinq Actes en Proſe,

ENRICHI DE FIGURES EN TAILLE-DOUCE;

AVEC

UN ESSAI
SUR LE DRAME SÉRIEUX.

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

Une ſeule démarche haſardée m'a miſe à la merci de tout le monde.

Eugén. Acte III. Scene IV.

Prix, 3 liv. broché.

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à S. Joſeph.

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

65826

ESSAI

SUR

LE GENRE DRAMATIQUE SÉRIEUX.

JE n'ai point le mérite d'être Auteur ; le tems & les talens m'ont également manqué pour le devenir : mais il y a environ huit ans que je m'amuſai à jetter ſur le papier quelques idées ſur le Drame ſérieux ou intermédiaire entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaiſante. De pluſieurs genres de Littérature, ſur leſquels j'avois le choix d'eſſayer mes forces, le moins important peut-être était celui-ci ; ce fut par-là même qu'il obtint la préférence. J'ai toujours été trop ſérieuſement occupé pour chercher autre choſe qu'un délaſſement honnête dans les Lettres. *Neque ſemper arcum tendit Apollo.* Le ſujet me plaiſait : il m'entraîna ; mais je ne tardai pas à ſentir que j'avais tort de vouloir convaincre par le raiſonnement dans un genre où il ne faut que perſuader par le ſentiment. Alors je deſirai avec paſſion de pouvoir ſubſtituer l'exemple au précepte,

Moyen infaillible de faire des Proſélytes lorſqu'on réuſſit ! mais qui expoſe le malheureux qui échoue au double chagrin de manquer ſon but, & de reſter chargé du ridicule d'avoir préſumé de ſes forces.

Trop échauffé pour être capable de cette dernière réflexion, je compoſai le Drame que je donne aujourd'hui. *Miſs Fanny*, *Miſs Jenny*, *Miſs Polly*, &c... Charmantes productions ! Eugénie eût gagné ſans doute à vous avoir pour modèles ; mais elle était, avant que vous euſſiez vous-mêmes l'exiſtence, ſans laquelle on ne ſert de modele à perſonne. Je renvoie vos Auteurs à la petite nouvelle Eſpagnole du Comte de Belflor, dans le Diable boiteux. Elle fut la ſource où j'en puiſai l'idée. Le foible parti que j'en ai tiré, leur laiſſera peu de regrets de n'avoir pu m'être bons à quelque choſe.

La fabrique du plan, ce travail rapide, qui ne fait que jetter des maſſes, indiquer des ſituations, donner l'ébauche aux caractères, marchant avec chaleur, ne vit point ralentir mon courage ; mais lorſqu'il fallut couper le ſujet, l'étendre, le mettre en œuvre, ma tête refroidie par les détails de l'exécution, connut la difficulté, s'effraya de l'entrepriſe, abandonna Dra-

me & Diſſertation. Et, tel qu'un enfant rebuté des efforts qu'il a faits pour dérober des fruits trop élevés, ſe dépite & finit par ſe conſoler en cueillant des fleurs au pied de l'arbre même, une chanſon ou des vers à Thémire me firent oublier la peine inutile que j'avais priſe.

Peu de tems après, M. Diderot donna ſon *Pere de famille*. Le génie de ce Poëte, ſa maniere forte, le ton mâle & vigoureux de ſon Ouvrage devaient m'arracher le pinceau de la main; mais la route qu'il venait de frayer avait tant de charmes pour moi, que je conſultai moins ma foibleſſe que mon goût. Je repris mon Drame avec une nouvelle ardeur. J'y mis la derniére main, & je l'ai depuis donné aux Comédiens. Ainſi l'enfant que le ſuccès d'un homme rend opiniâtre, atteint quelquefois aux fruits qu'il avait deſirés. Heureux, en les goûtant, s'il ne les trouve pas remplis d'amertume! Voilà l'Hiſtoire de la Pièce.

Maintenant qu'elle eſt jouée, je vais examiner toutes les clameurs & les cenſures qu'elle a occaſionnées; mais je ne releverai que celles qui frappent directement ſur le genre dans lequel je me ſuis plu à travailler, parce que c'eſt le ſeul point qui puiſſe intéreſſer aujourd'hui

le public. Je m'impoſe à jamais ſilence ſur les perſonnalités. *Jam dolor in morem venit meus*, (Ovid.) Je laiſſerai de même ſans réponſe tout ce qu'on a dit contre l'Ouvrage, perſuadé que le plus grand honneur qu'on ait pû lui faire, après celui de s'en amuſer au Théatre, a été de ne pas le juger indigne de toute critique.

Et que l'on ne croie pas que je me pare ici d'une fauſſe modeſtie. Mon ſang froid, ſur la cenſure rigoureuſe de la premiere repréſentation, ne partait ni d'indifférence, ni d'orgueil ; il fut le fruit de ce raiſonnement qui me parut net & ſans réplique. Si la Critique eſt judicieuſe, l'Ouvrage n'a donc pu l'éviter : ce n'eſt point le cas de m'en plaindre, mais celui de le rectifier au gré des Cenſeurs, ou de l'abandonner tout-à-fait. Si quelqu'animoſité ſecrette échauffe les eſprits, j'ai deux motifs de tranquillité pour un. Voudrais-je avoir moins bien fait au prix de fermer la bouche à l'envie ? & pourrais-je me flatter de la déſarmer quand je ferais mieux ?

J'ai vu des gens ſe fâcher de bonne foi, de voir que le genre dramatique ſérieux ſe faiſait des partiſans. « Un genre » équivoque, diſaient-ils, on ne ſçait » ce que c'eſt ; qu'eſt-ce qu'une Pièce,

» dans laquelle il n'y a pas le mot pour
» rire, où cinq mortels Actes de proſe
» traînante, ſans ſel comique, ſans ma-
» ximes, ſans caractères, nous tiennent
» ſuſpendus au fil d'un évenement roma-
» neſque, qui n'a ſouvent pas plus de
» vraiſemblance que de réalité ? N'eſt-ce
» pas ouvrir la porte à la licence, & favo-
» riſer la pareſſe, que de ſouffrir de tels
» Ouvrages ? La facilité de la proſe dé-
» goûtera nos jeunes gens du travail pé-
» nible des vers, & notre Théatre retom-
» bera bientôt dans la barbarie, d'où nos
» Poëtes ont eu tant de peine à le tirer.
» Ce n'eſt pas que quelques-unes de ces
» Pièces ne m'aient attendri, je ne ſçais
» comment, mais c'eſt qu'il ſerait affreux
» qu'un pareil genre prît ; outre qu'il ne
» convient point du tout à notre Nation,
» chacun ſçait ce qu'en ont penſé des Au-
» teurs célèbres, dont l'opinion fait auto-
» rité. Ils l'ont proſcrit comme un genre
» également déſavoué de Melpomène &
» de Thalie. Faudra-t-il créer une Muſe
» nouvelle pour préſider à ce cothurne
» trivial, à ce comique échâſſé ? Tragi-
» Comédie, Tragédie bourgeoiſe, Co-
» médie larmoyante, on ne ſçait quel
» nom donner à ces productions mon-
» ſtrueuſes ! & qu'un chétif Auteur ne

» vienne pas ſe targuer des ſuffrages mo-
» mentanés du public ! juſte ſalaire du
» travail & du talent des Comédiens !... le
» public !... qu'eſt-ce encore que le public ?
» Lorſque cet être collectif vient à ſe diſ-
» ſoudre, que les parties s'en diſperſent ;
» que reſte-t-il pour fondement de l'opi-
» nion générale, ſinon celle de chaque
» individu, dont les plus éclairés ont une
» influence naturelle ſur les autres qui les
» ramène tôt ou tard à leur avis ? D'où
» l'on voit que c'eſt au jugement du petit
» nombre, & non à celui de la multitude
» qu'il faut s'en rapporter ».

C'eſt aſſez : oſons répondre à ce torrent d'objections, que je n'ai affaiblies, ni fardées en les rapportant. Commençons par nous rendre notre Juge favorable, en défendant ſes droits. Quoi qu'en diſent les Cenſeurs, le public aſſemblé n'en eſt pas moins le ſeul Juge des Ouvrages deſtinés à l'amuſer, tous lui ſont également ſoumis ; & vouloir arrêter les efforts du génie dans la création d'un nouveau genre de ſpectacle, ou dans l'extenſion de ceux qu'il connaît déja, eſt un attentat contre ſes droits, une entrepriſe contre ſes plaiſirs. Je conviens qu'une vérité difficile, ſera plutôt rencontrée, mieux ſaiſie, plus ſainement jugée par un petit nombre de

perſonnes éclairées, que par la multitude en rumeur, puiſque ſans cela cette vérité ne devrait pas être appellée difficile ; mais les objets de goût, de ſentiment, de pur effet, en un mot de ſpectacle, n'étant jamais admis que ſur la ſenſation puiſſante & ſubite qu'ils produiſent dans tous les Spectateurs, doivent-ils être jugés ſur les mêmes regles ? Lorſqu'il eſt moins queſtion de diſcuter & d'approfondir, que de ſentir, de s'amuſer ou d'être touché, n'eſt-il pas auſſi hazardé de ſoutenir que le jugement du public ému, eſt faux & mal porté, qu'il le ſerait de prétendre qu'un genre de ſpectacle dont toute une Nation aurait été vivement affectée, & qui lui plairait généralement, n'aurait pas le degré de bonté convenable à cette Nation ? De quel poids ſeront contre le goût du public les Satyres de quelques Auteurs ſur le Drame ſérieux, ſur-tout lorſque leurs plaiſanteries calomnient des Ouvrages charmans en ce genre ſortis de leur plume. Outre qu'il faut être conſéquent ; c'eſt que l'arme légère & badine du ſarcaſme n'a jamais décidé d'affaires ; elle eſt ſeulement propre à les engager, & tout-au-plus permiſe contre ces poltrons d'adverſaires, qui retranchés derrière des

monceaux d'autorités, refuſent de prêter le collet aux Raiſonneurs en raſe campagne. Elle convient encore à nos Beaux-Eſprits de ſociétés qui ne font qu'effleurer ce qu'ils jugent, & ſont comme les troupes légères, ou les enfans perdus de la Littérature. Mais ici, par un renverſement ſingulier, les graves Auteurs plaiſantent, & les gens du monde diſcutent. J'entends citer par-tout de grands mots, & mettre en avant, contre le genre ſérieux, Ariſtote, les anciens, les poétiques, l'uſage du Théatre, les regles, & ſur-tout les regles, cet éternel lieu-commun des critiques, cet épouvantail des eſprits ordinaires. En quel genre a-t-on vu les regles produire des chefs-d'œuvre ? N'eſt-ce pas au contraire les grands exemples qui de tout tems ont ſervi de baſe & de fondement à ces regles, dont on fait une entrave au génie en interverſſant l'ordre des choſes ? Les hommes euſſent-ils jamais avancé dans les Arts & les Sciences, s'ils avoient ſervilement reſpecté les bornes trompeuſes que leurs prédéceſſeurs y avoient preſcrites ? Le nouveau monde ſerait encore dans le néant pour nous, ſi le hardi Navigateur Génois n'eût pas foulé aux pieds ce *nec plus ultrà*

des colonnes d'Alcide, auſſi menteur qu'orgueilleux. Le génie curieux, impatient, toujours à l'étroit dans le cercle des connoiſſances acquiſes, ſoupçonne quelque choſe de plus que ce qu'on ſçait ; agité par le ſentiment qui le preſſe, il ſe tourmente, entreprend, s'agrandit ; & rompant enfin la barrière du préjugé, il s'élance au-delà des bornes connues. Il s'égare quelquefois, mais c'eſt lui ſeul qui porte au loin dans la nuit du poſſible le fanal, vers lequel on s'empreſſe de le ſuivre. Il a fait un pas de géant, & l'Art s'eſt étendu ..... Arrêtons-nous. Il ne s'agit point ici de diſputer avec feu, mais de diſcuter froidement. Réduiſons donc à des termes ſimples une queſtion qui n'a jamais été bien poſée. Pour la porter au tribunal de la raiſon, voici comment je l'énoncerais.

Eſt-il permis d'eſſayer d'intéreſſer un peuple, au Théatre, & de faire couler ſes larmes ſur un évenement, tel, qu'en le ſuppoſant véritable, & paſſé ſous ſes yeux entre des citoyens, il ne manquerait jamais de produire cet effet ſur lui ? car tel eſt l'objet du genre honnête & ſérieux. Si quelqu'un eſt aſſez barbare, aſſez claſſique pour oſer ſoutenir la négative, il faut lui demander ſi ce qu'il entend par le mot

Drame ou Pièce de Théatre, n'eſt pas le tableau fidèle des actions des hommes? Il faut lui lire les Romans de Richardſon qui ſont de vrais Drames, de même que le Drame eſt la concluſion & l'inſtant le plus intéreſſant d'un Roman quelconque. Il faut lui apprendre, s'il l'ignore, que pluſieurs Scènes de l'Enfant prodigue, Nanine toute entiere, Mélanide, Cénie, le Père de famille, l'Ecoſſoiſe, le Philoſophe ſans le ſçavoir, ont déja fait connaître de quelles beautés le genre ſérieux eſt ſuſceptible, & nous ont accoutumés à nous plaire à la peinture touchante d'un malheur domeſtique, d'autant plus puiſſante ſur nos cœurs, qu'il ſemble nous menacer de plus près. Effet qu'on ne peut jamais eſpérer au même degré, de tous les grands tableaux de la Tragédie héroïque.

Avant que d'aller plus loin, j'avertis que ce qui me reſte à dire eſt étranger à nos fameux Tragiques. Ils auraient également brillé dans toute autre carrière ; le génie naît de lui-même, il ne doit rien aux ſujets, & s'applique à tous. Je differte ſur le fonds des choſes en reſpectant le mérite des Auteurs. Je compare les genres, & ne diſcute point les talens. Voici donc mon aſſertion.

Il eſt de l'eſſence du genre ſérieux d'offrir un intérêt plus preſſant, une moralité plus directe que la Tragédie héroïque, & plus profonde que la Comédie plaiſante ; toutes choſes égales d'ailleurs.

J'entends déja mille voix s'élever, & crier à l'impie ; mais je demande pour toute grace qu'on m'écoute avant que de prononcer l'anathème. Ces idées ſont trop neuves pour n'avoir pas beſoin d'être développées.

Dans la Tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs Dieux cruels, eſt le ſentiment qui me ſaiſit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime ſoit accablée. Œdipe, Jocaſte, Phèdre, Ariane, Philoctète, Oreſte, & tant d'autres m'inſpirent moins d'intérêt que de terreur. Etres dévoués & paſſifs, aveugles inſtrumens de la colère ou de la fantaiſie de ces Dieux ! je ſuis effrayé bien plus qu'attendri ſur leur ſort. Tout eſt énorme dans ces Drames : les paſſions toujours effrénées, les crimes toujours atroces y ſont auſſi loin de la nature qu'inouis dans nos mœurs ; on n'y marche que parmi des décombres, à-travers des flots de ſang, ſur des monceaux de morts, & l'on n'arrive à la cataſtrophe que par l'empoiſonne-

ment, l'aſſaſſinat, l'inceſte ou le parricide. Les larmes qu'on y répand quelquefois, ſont pénibles, rares, brûlantes; elles ſerrent le front long-tems avant que de couler. Il faut des efforts incroyables pour nous les arracher, & tout le génie d'un ſublime Auteur y ſuffit à peine.

D'ailleurs les coups inévitables du deſtin n'offrent aucun ſens moral à l'eſprit. Quand on ne peut que trembler & ſe taire, le pire n'eſt-il pas de réfléchir ? Si l'on tirait une moralité d'un pareil genre de ſpectacle, elle ſerait affreuſe, & porterait au crime autant d'ames, à qui la fatalité ſervirait d'excuſe, qu'elle en découragerait de ſuivre le chemin de la vertu, dont tous les efforts dans ce ſyſtême ne garantiſſent de rien. S'il n'y a pas de vertus ſans ſacrifices, il n'y a point auſſi de ſacrifices ſans eſpoir de récompenſe. Toute croyance de fatalité dégrade l'homme en lui ôtant la liberté, hors laquelle il n'y a nulle moralité dans ſes actions.

D'autre part, examinons quelle eſpèce d'intérêt les Héros & les Rois, proprement dits, excitent en nous dans la Tragédie héroïque, & nous reconnaîtrons peut-être que ces grands évenemens, ces perſonnages faſtueux qu'elle nous préſente, ne ſont que des pièges tendus à notre

amour-propre, auxquels le cœur ſe prend rarement. C'eſt notre vanité qui trouve ſon compte à être initiée dans les ſecrets d'une Cour ſuperbe, à entrer dans un Conſeil qui va changer la face d'un Etat, à percer juſqu'au cabinet d'une Reine, dont la vue du trône nous ſerait permiſe à peine. Nous aimons à nous croire les confidens d'un Prince malheureux, parce que ſes chagrins, ſes larmes, ſes foibleſſes ſemblent rapprocher ſa condition de la nôtre, ou nous conſolent de ſon élévation : ſans nous en appercevoir, chacun de nous cherche à agrandir ſa ſphère, & notre orgueil ſe nourrit du plaiſir de juger au Théatre ces Maîtres du monde, qui partout ailleurs peuvent nous fouler aux pieds. Les hommes ſont plus dupes d'eux-mêmes qu'ils ne croient : le plus ſage eſt ſouvent mû par des motifs, dont il rougirait s'il s'en était mieux rendu compte. Mais ſi notre cœur entre pour quelque choſe dans l'intérêt que nous prenons aux perſonnages de la Tragédie, c'eſt moins parce qu'ils ſont Héros ou Rois, que parce qu'ils ſont hommes & malheureux : eſt-ce la Reine de Meſsène qui me touche en Mérope ? C'eſt la mère d'Egiſte : la ſeule nature a des droits ſur notre cœur.

Si le Théatre eſt le tableau fidèle de ce

qui ſe paſſe dans le monde, l'intérêt qu'il excite en nous a donc un rapport néceſſaire à notre manière d'enviſager les objets réels. Or je vois que ſouvent un grand Prince, au faîte du bonheur, couvert de gloire, & tout brillant de ſuccès, n'obtient de nous que le ſentiment ſtérile de l'admiration qui eſt étranger à notre cœur. Nous ne ſentons peut-être jamais ſi bien qu'il nous eſt cher, que lorſqu'il tombe dans quelque diſgrace : cet enthouſiaſme ſi touchant du peuple, qui fait l'éloge & la récompenſe des bons Rois, ne le ſaiſit guères qu'au moment qu'il les voit malheureux, ou qu'il craint de les perdre. Alors ſa compaſſion pour l'homme ſouffrant eſt un ſentiment ſi vrai, ſi profond, qu'on diroit qu'il peut acquitter tous les bienfaits du Monarque heureux. Le véritable intérêt du cœur, ſa vraie relation eſt donc toujours d'un homme à un homme, & non d'un homme à un Roi. Auſſi, bien loin que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux perſonnages tragiques, il y nuit au contraire. Plus l'homme qui pâtit eſt d'un état qui ſe rapproche du mien, & plus ſon malheur a de priſe ſur mon ame. « Ne ſerait-il pas à deſirer (dit M. Rouſſeau) » que nos ſublimes Auteurs » daignaſſent deſcendre un peu de leur

» continuelle élévation, & nous attendrir » quelquefois pour l'humanité ſouffrante, » de peur que n'ayant de la pitié que pour » des Héros malheureux, nous n'en ayons » jamais pour perſonne ».

Que me ſont à moi, ſujet paiſible d'un Etat Monarchique du dix-huitieme ſiècle, les révolutions d'Athènes & de Rome? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponnèſe? au ſacrifice d'une jeune Princeſſe en Aulide? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car qu'eſt-ce que moralité? C'eſt le réſultat fructueux & l'application perſonnelle des réflexions qu'un évenement nous arrache. Qu'eſt-ce que l'intérêt? C'eſt le ſentiment involontaire, par lequel nous nous adaptons cet évenement, ſentiment qui nous met en la place de celui qui ſouffre, au milieu de ſa ſituation. Une comparaiſon priſe au haſard dans la nature, achevera de rendre mon idée ſenſible à tout le monde. Pourquoi la Relation du tremblement de terre qui engloutit Lima & ſes habitans à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorſque celle du meurtre juridique de Charles I. commis à Londres, ne fait que m'indigner? C'eſt que le volcan ouvert au Pérou pouvait faire ſon exploſion à Paris,

m'enſevelir ſous ſes ruines, & peut-être me menace encore ; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d'abſolument ſemblable au malheur inoui du Roi d'Angleterre : ce ſentiment eſt dans le cœur de tous les hommes ; il ſert de baſe à ce principe certain de l'Art, qu'il n'y a moralité, ni intérêt au Théatre, ſans un ſecret rapport du ſujet dramatique à nous. Il reſte donc pour conſtant que la Tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle ſe rapproche du genre ſérieux, en nous peignant des hommes, & non des Rois ; & que les ſujets qu'elle met en action étant ſi loin de nos mœurs, & les perſonnages ſi étrangers à notre état civil, l'intérêt en eſt moins preſſant que celui d'un Drame ſérieux, & la moralité moins directe, plus aride, ſouvent nulle & perdue pour nous, à-moins qu'elle ne ſerve à nous conſoler de notre médiocrité, en nous montrant que les grands crimes & les grands malheurs ſont l'ordinaire partage de ceux qui ſe mêlent de gouverner le monde.

Après ce qu'on vient de lire, je ne crois pas avoir beſoin de prouver qu'il y a plus d'intérêt dans un Drame ſérieux, que dans une Pièce comique. Tout le monde ſçait que les ſujets touchans nous affectent davantage

davantage que les ſujets plaiſans à égal degré de mérite. Il ſuffira ſeulement de développer les cauſes de cet effet auſſi conſtant que naturel, & d'examiner l'objet moral dans la comparaiſon des deux genres.

La gaieté légere nous diſtrait; elle tire, en quelque façon, notre ame hors d'elle-même, & la répand autour de nous : on ne rit bien qu'en compagnie. Mais ſi le tableau gai du ridicule amuſe un moment l'eſprit au ſpectacle ; l'expérience nous apprend que le rire qu'excite en nous un trait lancé, meurt abſolument ſur ſa victime, ſans jamais réfléchir juſqu'à notre cœur. L'amour-propre ſoigneux de ſe ſouſtraire à l'application, ſe ſauve, à la faveur des éclats de l'aſſemblée, & profite du tumulte général pour écarter tout ce qui pourrait nous convenir dans l'Epigrame. Juſques-là le mal n'eſt pas grand, pourvu qu'on n'ait livré à la riſée publique qu'un pédant, un fat, une coquette, un extravagant, une imbécile, une bamboche, en un mot, tous les ridicules de la ſociété. Mais la moquerie qui les punit eſt-elle l'arme avec laquelle on doit attaquer le vice ? Eſt-ce en plaiſantant qu'on croit l'attérer ? Non-ſeulement on manquerait ſon but, mais on

ſerait préciſément le contraire de ce qu'on s'était propoſé. Nous le voyons arriver dans la plûpart des Pièces comiques ; à la honte de la Morale, le Spectateur ſe ſurprend trop ſouvent à s'intéreſſer pour le fripon contre l'honnête homme, parce que celui-ci eſt toujours le moins plaiſant des deux. Mais ſi la gaieté des Scènes a pu m'entraîner un moment, bientôt humilié de m'être laiſſé prendre au piège des bons mots ou du jeu théatral, je me retire mécontent de l'Auteur, de l'Ouvrage & de moi-même. La moralité du genre plaiſant eſt donc ou peu profonde, ou nulle, ou même inverſe de ce qu'elle devrait être au théatre.

Il n'en eſt pas ainſi de l'effet d'un Drame touchant, puiſé dans nos mœurs Si le rire bruyant eſt ennemi de la réflexion, l'attendriſſement au contraire eſt ſilencieux : il nous recueille, il nous iſole de tout. Celui qui pleure au Spectacle eſt ſeul, & plus il le ſent, plus il pleure avec délices, & ſurtout dans les pieces du genre honnête & ſérieux qui remuent le cœur par des moyens ſi vrais, ſi naturels. Souvent au milieu d'une ſcène agréable, une émotion charmante fait tomber des yeux des larmes abondantes & faciles, qui ſe mêlent aux traces du ſourire, & peignent ſur le viſage l'attendriſſement & la joie. Un con-

flit ſi touchant n'eſt-il pas le plus beau triomphe de l'art, & l'état le plus doux pour l'ame ſenſible qui l'éprouve ?

L'attendriſſement a de plus cet avantage moral ſur le rire, qu'il ne ſe porte ſur aucun objet ſans agir en même tems ſur nous par une réaction puiſſante.

Le tableau du malheur d'un honnête-homme frappe au cœur, l'ouvre doucement, s'en empare, & le force bien-tôt à s'examiner ſoi-même. Lorſque je vois la vertu perſécutée, victime de la méchanceté, mais toujours belle, toujours glorieuſe, & préférable à tout, même au ſein du malheur, l'effet du Drame n'eſt point équivoque, c'eſt à elle ſeule que je m'intéreſſe ; & alors ſi je ne ſuis pas heureux moi-même ; ſi la baſſe envie fait ſes efforts pour me noircir ; ſi elle m'attaque dans ma perſonne, mon honneur ou ma fortune ; combien je me plais à ce genre de ſpectacle ! & quel beau ſens moral je puis en tirer ! le ſujet m'y porte naturellement ; comme je ne m'intéreſſe qu'au malheureux qui ſouffre injuſtement, j'examine ſi par légereté de caractère, défaut de conduite, ambition démeſurée, ou concurrence mal-honnête, je me ſuis attiré la haine qui me pourſuit, & ma concluſion eſt ſûrement de chercher à me corriger : ainſi je

ſors du Spectacle meilleur que je n'y ſuis entré, par cela ſeul que j'ai été attendri.

Si l'injure qu'on me fait eſt criante, & vient plus du fait d'autrui que du mien, la moralité du Drame attendriſſant ſera plus douce encore pour moi. Je deſcendrai dans mon cœur avec plaiſir, & là, ſi j'ai rempli tous mes devoirs envers la ſociété, ſi je ſuis bon parent, maître équitable, ami bienfaiſant, homme juſte & citoyen utile; le ſentiment intérieur me conſolant de l'injure étrangere, je chérirai le Spectacle qui m'aura rappellé que je tire de l'exercice de la vertu, la plus grande douceur à laquelle un homme ſage puiſſe prétendre, celle d'être content de lui, & je retournerai pleurer avec délices au tableau de l'innocence ou de la vertu perſécutée.

Ma ſituation eſt-elle heureuſe au point que le Drame ne puiſſe m'offrir aucune application perſonnelle, ce qui eſt pourtant aſſez rare; alors la moralité tournant toute au profit de ma ſenſibilité, je me ſaurai gré d'être capable de m'attendrir ſur des maux qui ne peuvent me menacer ni m'atteindre: cela me prouvera que mon ame eſt bonne & ne s'éloigne pas de la pratique des vertus bienfaiſantes. Je ſortirai ſatisfait, ému, & auſſi content du théâtre que de moi-même.

Quoique ces réflexions ſoient ſenſiblement vraies, je ne les adreſſe pas indiſtinctement à tout le monde. L'homme qui craint de pleurer, celui qui refuſe de s'attendrir, a un vice dans le cœur, ou de fortes raiſons de n'oſer y rentrer pour compter avec lui-même : ce n'eſt pas à lui que je parle, il eſt étranger à tout ce que je viens de dire. Je parle à l'homme ſenſible, à qui il eſt ſouvent arrivé de s'en aller auſſi-tôt après un Drame attendriſſant. Je m'adreſſe à celui qui préfere l'utile & douce émotion où le Spectacle l'a jetté, à la diverſion des plaiſanteries de la petite piece, qui, la toile baiſſée, ne laiſſent rien dans le cœur.

Pour moi, lorſqu'un ſujet tragique m'a vivement affecté, mon ame s'en occupe délicieuſement pendant l'intervalle des deux pieces, & je ſens long-tems que je me prête à regret à la ſeconde. Il me ſemble alors que mon cœur ſe referme par degrés, comme une fleur ouverte aux premiers ſoleils du printems, ſe reſſere le ſoir à meſure que le froid de la nuit ſuccede à la chaleur du jour.

Quelqu'un a prétendu que le genre ſérieux devait avoir plus de ſuccès dans les Provinces qu'à Paris, parce que, diſait-il, on vaut mieux là qu'ici, & que plus on eſt

corrompu, moins on ſe plaît à être touché. Il eſt certain que celui qui fit interdire ſon pere, enfermer ſon fils, qui vit dans le divorce avec ſa femme, qui dédaigne ſon obſcure famille, qui n'aime perſonne, & qui fait, en un mot, profeſſion publique de mauvais cœur, ne peut voir dans ce genre de ſpectacle qu'une cenſure amere de ſa conduite, un reproche public de ſa dureté; il faut qu'il fuie ou qu'il ſe corrige, & le premier lui convient toujours davantage. Son viſage le trahirait, ſon maintien accuſerait ſa conſcience: *Heu quam difficile eſt crimen non prodere vultu!* dit Ovide. Et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ces déſordres ſont plus ſenſibles dans la Capitale que par-tout ailleurs. Mais cette réflexion eſt auſſi trop affligeante pour être pouſſée plus loin; j'aime mieux tourner ſon propre argument contre mon Obſervateur, & le ſuccès d'Eugénie m'y ſervira d'autant mieux, que cette piece faiblement travaillée, fait peut-être moins d'honneur à l'eſprit qu'au cœur de ſon Auteur. Puiſque c'eſt en faveur du ſentiment & de l'honnêteté de la morale qu'on a fait grace aux défauts de l'ouvrage; il en faut conclure que Paris ne le cede point en ſenſibilité aux Provinces du Royaume; & pour moi, je crois que ſi les vices qui frappent mon

Cenſeur, y ſemblent plus communs; c'eſt ſeulement en raiſon compoſée du plus grand nombre d'hommes que cette Ville raſſemble, & de l'élévation du théâtre ſur lequel ils ſont placés.

On reproche au genre noble & ſérieux de manquer de nerf, de chaleur, de force ou de ſel comique : car le *vis comica* des Latins renferme toutes ces choſes : voyons ſi ce reproche eſt fondé. Tout objet trop neuf pour préſenter en ſoi des regles poſitives de diſcuſſion, ſe juge par analogie à des objets de même nature, mais plus connus. Appliquons cette méthode à la queſtion préſente. Le Drame ſérieux & touchant, tient le milieu entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaiſante. Si je l'examine par le côté où il s'éleve au tragique, je me demande, la chaleur & la force d'un Etre théâtral ſe tirent-elles de ſon état civil ou du fond de ſon caractère ? Un coup d'œil ſur les modèles que la nature fournit à l'art imitateur, m'apprend que la vigueur de caractère n'appartient pas plus au Prince qu'au Particulier. Trois hommes s'élevent du ſein de Rome & ſe partagent l'empire du monde. Le premier eſt lâche & puſillanime ; le ſecond, vaillant, préſomptueux & féroce ; & le troiſieme, un fourbe adroit, qui dépouille les deux autres. Mais Octave,

Antoine & Lépide monterent au Triumvirat avec un caractère qui décida ſeul de la différence de leur ſort dans la jouiſſance de l'uſurpation commune. Et la molleſſe de l'un, la violence de l'autre, & l'aſtuce du dernier, auraient eu également leur effet, quand il ne ſe fût agi entre eux que du partage d'une ſucceſſion privée. Tout homme eſt lui-même par ſon caractère, il eſt ce qu'il plaît au ſort par ſon état ſur lequel ce caractère influe beaucoup; d'où il ſuit que le Drame ſérieux qui me préſente des hommes vivement affectés par un événement, eſt ſuſceptible d'autant de nerf, de force ou d'élévation, que la Tragédie héroïque, qui me montre auſſi des hommes vivement affectés, dans des conditions ſeulement plus relevées. Si j'obſerve le Drame noble & grave par le point où il touche au comique, je ne puis diſconvenir que le *vis comica* ne ſoit un moyen indiſpenſable de la bonne Comédie: mais alors je demanderai pourquoi l'on imputerait au genre ſérieux un défaut de chaleur qui, s'il exiſte, ne peut provenir que de la mal-adreſſe de l'Auteur? Puiſque ce genre prend ſes perſonnages au ſein de la ſociété, comme là Comédie gaie; les caractères qu'il leur ſuppoſe doivent-ils avoir moins de vigueur, ſortir avec moins de force, dans la douleur

ou la colere d'un événement qui engage l'honneur & la vie, que lorſque ces caractères ſont employés à démêler des intérêts moins preſſans, dans de ſimples embarras, ou dans des ſujets purement comiques? Auſſi quand tous les Drames que j'ai cidevant cités manqueraient de force comique, ce que je ſuis bien loin de penſer; quand même Eugénie, dont j'oſe à peine parler après tous ces modèles, ſerait encore plus faible, la queſtion ne devrait jamais rouler que ſur le plus ou le moins de capacité des Auteurs, & non ſur un genre, qui de ſa nature eſt le moins bourſouflé, mais le plus nerveux de tous. De même qu'il ſerait imprudent de dire du mal de l'Épopée, quand l'Iliade & la Henriade n'exiſteraient pas, & encore que nous n'euſſions à citer pour tout exemple en ce genre, que le Clovis ou la Pucelle, (j'entends celle de Chapelain.)

Il s'éleve une autre queſtion, ſur laquelle je dirai mon ſentiment avec d'autant plus de liberté qu'elle n'eſt point formée en objection contre le genre que je défens. On demande ſi le Drame ſérieux ou Tragédie domeſtique doit s'écrire en proſe ou en vers. Par cette queſtion, je vois déja qu'il n'eſt point indifférent de l'écrire d'une ou d'autre maniere, & c'eſt

beaucoup. Mais il n'y a pas moyen d'appliquer à ce fait la méthode analogique comme au précédent : ici toutes raiſons de préférence manquent, hors celles qui peuvent ſe tirer de la nature même des choſes. Etabliſſons-les donc avec ſoin : l'exemple de M. de la Mothe, quoiqu'un peu étranger à la queſtion, ne ſervira pas moins à y répandre un grand jour. L'eſſai malheureux qu'il fit de la proſe dans ſon Œdipe, entraîne beaucoup d'eſprits & les porte à ſe décider en faveur des vers. D'un autre côté, M. Diderot dans ſon admirable Ouvrage ſur l'art dramatique, ſe décide pour la proſe ; mais ſeulement par ſentiment, & ſans entrer dans les raiſons qu'il a de la préférer. Les partiſans des vers dans le fait de M. de la Mothe, avaient auſſi jugé par ſentiment ; les uns & les autres ont également raiſon, parce qu'ils ſont d'accord au fond. Ce n'eſt que faute d'explication qu'ils ſemblent diviſés, & cette oppoſition apparente eſt préciſément ce qui juge la queſtion.

Puiſque M. de la Mothe voulait rapprocher ſon langage de celui de la nature ; il ne devait pas choiſir le ſujet tragique de ſon Drame dans les familles de Cadmus, de Tantale, ou d'Atrée & Thieſte. Ces tems héroïques & fabuleux, où l'on voit agir pêle-mêle & ſe confondre par-tout

les Dieux & les Héros, groſſiſſent à notre imagination les objets qu'il nous préſentent & portent avec eux un merveilleux, pour lequel le rithme pompeux & cadencé de la verſification ſemble avoir été inventé, & auquel il s'amalgame parfaitement. Ainſi les Héros d'Homere qui ne paraiſſent que grands & ſuperbes dans l'Epopée, ſeraient giganteſques dans l'Hiſtoire en proſe. Son langage trop vrai & trop voiſin de nous, eſt comme l'attelier du Sculpteur où tout eſt coloſſal. La poéſie eſt le vrai pié-d'eſtal qui met ces groupes énormes au point d'optique favorable à l'œil; & il en eſt de la Tragédie héroïque, comme du Poëme épique. On eût donc raiſon de blâmer M. de la Mothe d'avoir traité le ſujet héroïque d'Œdipe en langage familier. Peut-être eût-il fait une faute non moins grande contre la vérité, la vraiſemblance & le bon goût, s'il eût traité en vers magnifiques un événement malheureux, arrivé parmi nous entre des Citoyens. Car ſuivant cette regle de la poétique d'Ariſtote : *Comedia enim deteriores, Tragedia meliores quam nunc ſunt, imitari conantur.* Si la Tragédie doit nous repréſenter les hommes plus grands, & la Comédie moindres qu'ils ne ſont réellement, l'imitation de l'un & l'autre genre n'ayant pas une exacte

vérité, leur langage n'a pas beſoin d'être rigoureuſement aſſervi aux regles de la nature. On fait faire à l'eſprit humain autant de pas qu'on veut vers le merveilleux, dès qu'on lui a fait une fois franchir les barrières du naturel; les ſujets n'ayant plus alors qu'une vérité poétique ou de convention, il s'accommode aiſément de tout. Voilà pourquoi la Tragédie s'écrit avec ſuccès en vers, & la Comédie indifféremment de l'une ou de l'autre maniere. Mais le genre ſérieux qui tient le milieu entre les deux autres, devant nous montrer les hommes abſolument tels qu'ils ſont, ne peut pas ſe permettre la plus légere liberté contre le langage, les mœurs ou le coſtume de ceux qu'il met en ſcène. « Mais, direz-vous, le lan-» gage de la Tragédie eſt très-différent de » celui de l'Epopée; plus uni, moins chargé » de métaphores, & ſe rapprochant davan-» tage de la nature, qui empêche qu'il ne » s'adapte avec ſuccès au genre ſérieux? » C'eſt bien dit. Faites ſeulement un pas de plus, & concluez avec moi que plus ce langage s'en rapprochera, mieux il conviendra au genre; ce qui ramene tout naturellement à préférer la proſe, & c'eſt ce qu'a ſouſentendu M. Diderot. En effet, ſi l'art du Comédien conſiſte à me faire oublier le travail que l'Auteur s'eſt donné d'écrire ſon ouvrage en vers, autant valait-

il qu'il ne prît pas une peine dont tout le mérite eſt dans la difficulté vaincue : genre de beauté, qui fait peut-être honneur au talent ; mais qui n'intéreſſe jamais perſonne en faveur du fond de l'ouvrage. Qu'on ne perde pas de vûe cependant que c'eſt relativement au Drame ſérieux que je raiſonne ainſi. Si je traitais un Drame comique, peut-être voudrois-je à la gaieté du ſujet joindre encore le charme de la poéſie. Son coloris moins vrai, mais plus brillant que celui de la proſe, donne à l'ouvrage l'air riche & fleuri d'un parterre. Si l'harmonie des vers ôte un peu de naturel aux choſes fortes, en revanche elle échauffe les endroits faibles, & ſur-tout eſt très-propre à embellir les détails badins d'une piece ſans intérêt. Je ne ſais point mauvais gré à l'homme qui me conduit à la promenade, de me faire admirer toutes les beautés qui ornent ſon parc, & d'éloigner le terme de mon plaiſir, par l'agrément des détails & la variété des objets : mais celui qui m'arrache à ma tranquillité pour m'entraîner avec lui dans une pourſuite pénible ; celui dont on enleve la femme, la fille, l'honneur ou le bien, peut-il s'amuſer en chemin ? Nous ne marchons que pour arriver ; s'il s'arrête en une carrière douloureuſe, s'il me laiſſe entrevoir

qu'il eſt moins preſſé que moi de ſortir des cruels embarras que ma compaſſion ſeule me fait partager, j'abandonne l'inſenſé, ou je fuis un barbare qui ſe joue de ma ſenſibilité.

Le genre ſérieux n'admet donc qu'un ſtyle ſimple, ſans fleurs ni guirlandes; il doit tirer toute ſa beauté du fond, de la texture, de l'intérêt & de la marche du ſujet. Comme il eſt auſſi vrai que la nature même, les ſentences & les plumes du tragique, les pointes & les cocardes du comique lui ſont abſolument interdites; jamais de maximes, à moins qu'elles ne ſoient miſes en action. Ses perſonnages doivent toujours y paraître ſous un tel aſpect, qu'ils aient à peine beſoin de parler pour intéreſſer. Sa véritable éloquence eſt celle des ſituations, & le ſeul coloris qui lui ſoit permis eſt le langage vif, preſſé, coupé, tumultueux & vrai des paſſions ſi éloigné du compas de la céſure, & de l'affectation de la rime, que tous les ſoins du Poëte ne peuvent empêcher d'appercevoir dans ſon Drame s'il eſt en vers. Pour que le genre ſérieux ait toute la vérité qu'on a droit d'exiger de lui, le premier objet de l'Auteur doit être de me tranſporter ſi loin des couliſſes, & de faire ſi bien diſparaître à mes yeux tout le badinage

d'Acteurs, l'appareil théâtral, que leur ſouvenir ne puiſſe pas m'atteindre une ſeule fois dans tout le cours de ſon Drame. Or le premier effet de la converſation rimée, qui n'a qu'une vérité de convention, n'eſt-il pas de me ramener au théâtre, & de détruire par conſéquent toute l'illuſion qu'on a prétendu me faire? C'eſt dans le ſallon de Vanderk que j'ai tout-à-fait perdu de vûe Préville & Briſard, pour ne voir que le bon Antoine & ſon excellent maître, & m'attendrir véritablement avec eux. Croyez-vous que cela me fût arrivé de même, s'ils m'euſſent recité des vers? Non-ſeulement j'aurais retrouvé les Acteurs dans les perſonnages, mais qui pis eſt, à chaque rime, j'aurais apperçu le Poëte dans les Acteurs. Alors toute la vérité ſi précieuſe de cette pièce s'évanouiſſait; & cet Antoine ſi vrai, ſi pathétique m'eût paru auſſi gauche & mauſſade avec ſon langage emprunté, qu'un naïf payſan qu'on affublerait d'un riche habit de livrée, avec la prétention de me le montrer au naturel. Je penſe donc, comme M. Diderot, que le genre ſérieux doit s'écrire en proſe. Je penſe qu'il ne pas faut qu'elle ſoit chargée d'ornemens, & que l'élégance doit toujours y être ſacrifiée à l'énergie, lorſqu'on eſt forcé de choiſir entre elles.

Mon ouvrage eſt fort avancé, ſi j'ai réuſſi à convaincre mes lecteurs, que le genre ſérieux exiſte, qu'il eſt bon, qu'il offre un intérêt très-vif, une moralité directe & profonde, & ne peut avoir qu'un langage qui eſt celui de la nature; qu'outre les avantages communs avec les autres genres, il a de grandes beautés propres à lui ſeul; que c'eſt une carrière neuve, où le génie peut prendre un eſſor étendu, puiſqu'elle embraſſe tous les états de la vie & toutes les ſituations de chaque état; où l'on peut de nouveau s'emparer avec ſuccès des grands caractères de la Comédie, qui ſont à peu-près épuiſés ſous leur titre propre; enfin qu'il peut ſortir de ce genre de ſpectacle une ſource abondante de plaiſirs & de leçons pour la ſociété. Reſte à ſçavoir ſi j'ai rempli dans le Drame d'Eugénie tout ce que cet eſſai ſemble exiger de ſon Auteur; je ſuis loin de m'en flatter. La théorie de l'art peut être le fruit de l'étude & des réflexions; mais l'exécution appartient au génie, qui ne s'apprend point.

Je n'ajouterais pas un mot de plus, ſi je n'avais aujourd'hui qu'à venger de ſa chûte un Ouvrage tombé que j'aurais eu la faibleſſe de croire bon. Mais il n'eſt peut-être pas indifférent d'aſſigner ici les véritables cauſes du ſuccès d'une Pièce dont on a dit autant

autant de mal en y pleurant de bonne grace. Cette contradiction apparente a cela de bon, qu'elle ne peut faire la critique du Drame ſans faire en même-tems l'éloge du genre, & c'eſt ce que je voulais ſurtout établir.

Un intérêt vif & ſoutenu, dit-on, a fait ſeul le ſuccès d'Eugénie. D'accord ; mais cet intérêt n'eſt ni l'effet du haſard ni celui d'une boutade heureuſe, comme on m'a fait l'honneur de le penſer ; il eſt la conſéquence naturelle de principes vrais, qui n'ont pas beſoin, comme les modèles de convention, d'être apperçus pour être ſentis, parce qu'ils ſont puiſés dans la Nature, qui ne trompe pas plus les ignorans que les ſçavans. En les analyſant avec moi, le Lecteur verra bien que ſi mon Drame n'eſt pas mieux fait, c'eſt moins parce que j'ai marché en aveugle dans un pays perdu, que pour avoir mal exécuté ce que j'avais beaucoup combiné. Le Drame lui-même ſuivra cette analyſe ; ainſi mes moyens & mes fautes étant ſous les yeux de tout le monde, & montrant que le bien appartient à la choſe & le mal à moi ſeul, ſerviront également à ceux qui voudront eſſayer de moiſſonner ce nouveau champ d'honneur.

Le ſujet de mon Drame eſt le déſeſpoir où l'imprudence & la méchanceté d'au-

trui peuvent conduire une jeune perſonne innocente & vertueuſe, dans l'acte le plus important de la vie humaine. J'ai chargé ce tableau d'incidens qui pouvoient encore en augmenter l'intérêt. Mais j'ai ſerré l'intrigue de telle ſorte que le moins d'Acteurs poſſibles accompliſſent tous les évenemens de ce jour; afin de réunir le double avantage, eſſentiel au genre ſérieux, d'être fort dans les choſes, & ſimple dans la manière de les traiter. J'ai donné à tous mes perſonnages des caractères, non pris au haſard, ni propres à contraſter enſemble (ce moyen, comme l'a très-bien prouvé M. Diderot, eſt petit, peu vrai, & convient tout au plus à la Comédie gaie); mais je les ai choiſis tels, qu'ils concouruſſent de la manière la plus naturelle à renforcer l'intérêt principal qui porte ſur Eugénie : & combinant enſuite le jeu de tous ces caractères avec le fond de mon roman, j'ai trouvé, pour réſultat, le fil de la conduite que chacun y devait tenir, & preſque ſes diſcours.

J'avais dit, ce n'eſt pas aſſez que mon héroïne ſoit graduellement tourmentée dans cette ſoirée juſqu'à l'excès de la douleur & du déſeſpoir, je dois, pour la rendre auſſi intéreſſante qu'elle eſt malheureuſe, en faire un modèle de raiſon, de nobleſſe, de digni-

té, de vertu, de douceur & de courage. Je veux qu'elle ſoit ſeule, & ne tire ſa force que d'elle-même ; je vais donc tellement l'entourer, que ſon père, ſon amant, ſa tante, ſon frère, & juſqu'aux étrangers, tout ce qui aura quelque relation avec cette victime dévouée, ne faſſe pas un pas, ne diſe pas un mot qui n'aggrave le malheur dont je veux l'accabler aujourd'hui.

J'avais dit encore, ce n'eſt pas aſſez que la maſſe des incidens pèſe ſur cette infortunée ; pour accroître le trouble & l'intérêt je veux que la ſituation de tous les perſonnages ſoit continuellement en oppoſition avec leurs deſirs & le caractère que je leur ai donné, & que l'évenement qui les raſſemble ait toujours des aſpects auſſi douloureux que différens pour chacun d'eux. Ainſi Eugénie toute remplie de ſa faute voudra la diminuer en l'avouant à ſon père, elle en ſera détournée par ſa tante & ſon époux. Auſſi-tôt qu'elle aura préféré ſon devoir à toute autre conſidération, des lumières affreuſes, des incidens funeſtes ſuivront cet aveu, & la mettront, avant la fin du Drame, en un tel état, que l'on ne puiſſe s'empêcher de trembler pour ſa raiſon & pour ſa vie.

Le Comte de Clarendon, amoureux d'Eugénie, mais emporté par l'ambition,

désirera cacher, sous des apparences trompeuses, la perfidie que cette passion lui fait faire à sa maîtresse; son amour prêt à le trahir, & les incidens de cette soirée, le mettront sans cesse au point d'être démasqué. Lorsque la tendresse, le repentir & l'honneur le rameneront aux pieds d'Eugénie, il ne rencontrera par-tout que hauteurs, duretés & refus; ainsi sa situation toujours opposée à son caractère & à son intérêt, le troublera sans relâche d'un bout à l'autre du roman.

Le Baron Hartley, bon père, mais homme violent, voudra faire approuver à Madame Murer l'établissement qu'il a projetté pour Eugénie; mais il ne trouvera dans sa fille, que silence & douleur, dans sa sœur, qu'aigreur & emportemens. Aussitôt qu'il saura qu'Eugénie est femme du Comte de Clarendon, aussi-tôt que son amour pour elle l'aura porté à lui pardonner son mariage, à le ratifier même, il apprendra que tout n'est qu'une horrible fausseté: furieux, il voudra se venger; ses mesures seront rompues; il confiera cette vengeance à son fils, l'évenement du combat le rendra plus malheureux qu'il n'était; ainsi le faisant passer sans cesse de la colere à la douleur, & de la douleur au désespoir, j'aurai rempli à son égard la tâ-

che que je me ſuis impoſée ſur tous les perſonnages.

Madame Murer, fière, deſpotique, imprudente, & croyant avoir tout fait pour aſſurer le bonheur de ſa nièce, éprouvera par les ſoupçons d'Eugénie, par l'éloignement obſtiné de ſon frère, & par les diſcours peu meſurés du Capitaine, une contrariété mortifiante pour ſon orgueil. A peine l'aveu d'Eugénie à ſon père, & la paix rétablie auront-ils remis ſon amour-propre à l'aiſe, que la certitude d'avoir été jouée la jettera dans une fureur incroyable. Elle combinera ſa vengeance & s'en croira certaine; l'arrivée de ſon neveu renverſera ce nouvel édifice; enfin, l'état affreux d'Eugénie, les reproches de cette infortunée, & les ſiens propres porteront la mort dans ſon ame; plus malheureuſe encore de les avoir mérités, que de s'en voir accablée!

Sir Charles, frère d'Eugénie, ne paraîtra qu'avec un homme qui vient de lui ſauver la vie, & auquel il ſe flattera d'avoir bien-tôt d'autres obligations auſſi importantes; dans l'inſtant il apprendra que cet homme a deshonoré & trahi lâchement ſa ſœur. L'honneur le forcera tout à la fois d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de déteſter celui qu'il allait aimer de toute

ſon ame, & de ſauver, contre ſon intérêt, un monſtre qu'il ne peut plus qu'avoir en horreur. Bien-tôt il voudra s'en venger d'une maniere honorable, le ſort des armes trompera ſon eſpoir. Il ne ſera pas moins à plaindre que les autres : ainſi le trouble général ſe fortifiant par le concours des troubles particuliers, & l'évenement principal devenant de plus en plus affreux pour tout le monde, l'intérêt du Drame pourra s'accroître juſqu'à un degré infini.

C'eſt ainſi que j'ai raiſonné mon plan. Une autre cauſe principale, mais plus cachée, de l'intérêt de ce Drame, eſt l'attention ſcrupuleuſe que j'ai eue d'inſtruire le ſpectateur de l'état reſpectif & des deſſeins de tous les perſonnages. Juſqu'à préſent les Auteurs avaient ſouvent pris autant de peines, pour nous ménager des ſurpriſes paſſagères, que j'en ai mis à faire préciſément le contraire. Ecrivain de feu, Philoſophe Poëte, à qui la Nature a prodigué la ſenſibilité, le génie & les lumières, célèbre Diderot, c'eſt vous qui le premier avez fait une regle dramatique de ce moyen ſûr & rapide de remuer l'ame des ſpectateurs. J'avais oſé le prévoir dans mon plan ; mais c'eſt la lecture de votre immortel Ouvrage qui m'a raſſuré ſur ſon

effet. Je vous ai l'obligation d'en avoir osé faire la base de tout l'intérêt de mon Drame. Il pouvait être plus adroitement mis en œuvre ; mais la faiblesse de l'application n'en prouve que mieux l'efficacité du moyen.

En effet, dès qu'on sçait qu'Eugénie est enceinte ; qu'elle se croit & n'est pas la femme de Clarendon ; qu'il doit en épouser une autre demain ; que le frère de cette infortunée est à Londres secretement & peut arriver d'un moment à l'autre ; que son père ignore tout, & va peut-être l'apprendre à l'instant ; on prévoit qu'une catastrophe affreuse sera le fruit du premier coup de lumière qui éclairera les personnages. Alors le moindre mot qui tend à les tirer de l'ignorance où ils sont les uns à l'égard des autres, jette le spectateur dans un trouble dont il est surpris lui-même. Comme le danger qu'ils ignorent est toujours présent à ses yeux, qu'il espère ou craint long-temps avant eux, il approuve ou blâme leur conduite. Il voudrait avertir celle-ci, arrêter celui-là. J'ai vu des gens sensibles & naïfs, aux représentations de cette Pièce, s'écrier dans les instans où Eugénie, abusée, trahie, est en pleine sécurité, *Ah ! la pauvre malheureuse !* Dans ceux où le Lord élude les questions qu'on lui fait, échappe aux soupçons, &

muns, qui ſeuls fondent la vérité. (C'eſt encore M. Diderot qui dit cela.) Que ne dit-il pas cet homme étonnant ! tout ce qu'on peut penſer de vrai, de philoſophique & d'excellent ſur l'art dramatique, il l'a renfermé dans le quart d'un *in-douze*. J'aimerais mieux avoir fait cet Ouvrage.... Revenons au mien.

Après avoir décidé le caractère & la conduite de chaque perſonnage, j'ai cherché s'il y avait quelque principe certain pour les faire parler convenablement à leur rôle. Dans un plan bien diſpoſé le fond des choſes à dire eſt toujours donné par celui des choſes à faire ; mais le ton de chacun n'en reſte pas moins ſubordonné au génie & aux lumieres de l'Auteur, qui peut ſe tromper ſoit en voyant mal ces rapports qu'il a dû combiner, ſoit en exécutant foiblement ce qu'il a bien préconçu. J'ai dit, ceux qu'un grand intérêt occupe ne recherchent point leurs phraſes, ils ſont ſimples comme la nature ; lorſqu'ils ſe paſſionnent, ils peuvent devenir forts, énergiques : mais ils n'ont jamais ce qu'on appelle dans le monde de l'eſprit. J'écrirai donc le fond du Drame le plus ſimplement qu'il me ſera poſſible. Le ſeul Clarendon pourra montrer de l'eſprit, c'eſt-à-dire de l'affectation, quand il voudra trom-

per ; lorſqu'il ſera de bonne foi, il n'aura dans la bouche que les choſes naturelles & fortes que je trouverais dans mon cœur ſi j'étais à ſa place.

Aux premiers Actes, Eugénie ſera noble, tendre & modeſte dans ſes diſcours ; enſuite touchante dans la douleur, & preſque muette dans le déſeſpoir, comme toutes les ames extrêmement ſenſibles. L'excès du malheur lui fera-t-il regarder la mort comme un refuge déſirable & certain, alors ſon ſtyle, auſſi exalté que ſon ame, ſera modelé ſur ſa ſituation, & un peu plus grand que nature.

Le Baron, homme juſte & ſimple dans ſes mœurs, en aura conſtamment la tournure & le ſtyle ; mais auſſi-tôt qu'une forte paſſion l'animera, il jettera feu & flamme, & de ce braſier ſortiront des choſes vraies, brûlantes & inattendues.

Le ton de Madame Murer ſera le plus conſtant de tous. Le fond de ſon caractère étant de ne douter de rien ; la bonté, l'aigreur, la contradiction, la fureur, en un mot, tout ce qu'elle dira portera l'empreinte de l'orgueil, qui eſt toujours auſſi confiant & ſuperbe en paroles qu'imprudent & mal-adroit en actions.

Sir Charles doit être uni, reconnaiſſant dans ſa première ſcène avec le Comte de,

Clarendon ; furieux, hors de lui, mais ſublime s'il ſe peut, lorſque des reſſentimens légitimes l'arracheront à ſa tranquillité.

Si l'on me blâme d'avoir écrit ce Drame trop ſimplement, j'avoue que je ſuis inexcuſable, car je me ſuis donné beaucoup de peines pour l'écrire ainſi. Telle réponſe qui paraît négligée a été ſubſtituée à une réplique plus travaillée qu'on y voyait d'abord. Mais qu'il eſt difficile d'être ſimple! Je me rappelle à ce ſujet une lecture que je fis de l'Ouvrage, il y a deux ou trois ans, à pluſieurs gens de Lettres. Après l'avoir attentivement écouté, l'un d'eux me dit avec une franchiſe eſtimable, qui fut un coup de lumière pour moi. « Voulez-» vous imprimer ce Drame ou le faire » jouer? — Pourquoi? — C'eſt qu'il eſt bien » différent d'écrire pour être lu, ou d'é-» crire pour être parlé. Si vous le deſtinez » à l'impreſſion, n'y touchez pas, il va » bien. Si vous voulez le faire jouer un jour, » montez-moi ſur cet arbre ſi bien taillé, » ſi touffu, ſi fleuri ; effeuillez, arrachez » tout ce qui montre la main du Jardinier. » La nature ne met dans ſes productions » ni cet apprêt, ni cette profuſion. Ayez la » vertu d'être moins élégant, vous en ſe-» rez plus vrai ». Je n'héſitai pas. Avec

plus de génie je me ſerais rendu plus ſimple encore, ſans ceſſer d'être intéreſſant. Mais quand le ſtyle plat, auſſi voiſin du naïf en poëſie que le pauvre l'eſt du ſimple en ſculpture, m'aurait trompé, quand il me ferait échouer dix fois de ſuite, je m'accuſerais, ſans ceſſer de croire que le genre ſérieux & touchant doit être écrit très-ſimplement.

Voilà les principes ſur leſquels j'ai compoſé le Drame d'Eugénie. Cette analyſe du plan me paraît donner les véritables raiſons de l'intérêt que la Pièce a inſpiré. La lecture de l'Ouvrage qui ſuit cet expoſé, montrant combien l'exécution eſt reſtée au-deſſous du projet, juſtifiera de même les critiques qu'on en a faites. Eugénie ceſſera d'être un problême pour beaucoup de gens, qui ne conçoivent pas encore comment l'entouſiaſme & le dédain ont pu, dans le même tems, partager le Public ſur le même objet. A l'égard de ceux qui ſans examen, comme ſans appel, ont jugé la Pièce abſolument déteſtable, peut-être ſeront-ils à bon droit ſoupçonnés d'être hors d'état d'en juger une plus mauvaiſe encore.

EUGÉNIE,

DRAME

En cinq Actes en Proſe.

Une ſeule démarche haſardée m'a miſe à la merci de tout le monde.

Eugén. Acte III. Scene IV.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron HARTLEY, père d'Eugénie,	*M. Préville.* *
Le Lord Comte de CLARENDON, Amant d'Eugénie, cru ſon Epoux,	*M. Bellecourt.*
Mad. MURER, Tante d'Eugénie,	*Mad. Préville.*
EUGÉNIE, fille du Baron,	*Mlle. Doligny.*
SIR CHARLES, frere d'Eugénie,	*M. Velene.*
COWERLY, Capitaine de haut bord, ami du Baron,	*M. Grandval.*
DRINK, Valet de chambre du Comte de Clarendon,	*M. Auger.*
BETSY, Femme de chambre d'Eugénie,	*Mlle. Fanier.*
ROBERT, premier Laquais de Mad. Murer,	*M. Feulie.*

Perſonnages muets.

Des Valets armés.

* *N. B.* Les Directeurs de Troupes ſont avertis que ce n'eſt point en ſa qualité de premier Comique aux Français, que le Rôle du Baron Hartley a été deſtiné à M. Préville; mais parce qu'il eſt grand Comédien. J'ai vu gâter en Province le Rôle d'*Antoine* dans le *Philoſophe ſans le ſçavoir*; le Valet Comique ſçachant que M. Préville l'avait joué à Paris, s'en empara & ſe donna la torture pour rendre plaiſant un Rôle dans lequel M. Préville nous avait fait pleurer.

HABILLEMENT

HABILLEMENT des Perſonnages, ſuivant le Coſtume de l'état de chacun en Angleterre.

LE Baron HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris & veſte rouge à petit galon d'or : une culotte griſe, des bas gris roulés, des jarretieres noires ſur les bas, de petites boucles à ſes ſouliers quarrés & à talons hauts, une perruque à la brigadiere ou un ample bonnet ; un grand chapeau à Ragotzi ; une cravate nouée & paſſée dans une boutonniere de l'habit ; un ſurtout de velours noir par-deſſus tout l'habillement.

Le Comte de CLARENDON, jeune homme de la Cour ; un habit à la Françaiſe des plus riches & des plus élégans : dans les IVe & Ve Actes, un fracq tout uni à revers de même étoffe.

Madame MURER, riche veuve du pays de Galles ; une robe Anglaiſe toute ronde, de couleur ſérieuſe, à bottes, ſans engageantes, ſur un corps ſerré deſcendant bien bas ; un grand fichu quarré à dentelles anciennes attaché en croix ſur la poitrine ; un tablier très-long, ſans bavette, avec une large dentelle au bas ; des ſouliers de même étoffe que la robe ; une barette Anglaiſe à dentelles ſur la tête, & par-deſſus un chapeau de ſatin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE ; une robe Anglaiſe toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de Madame Murer ; le tablier de même que ſa tante ; des ſouliers blancs, un chapeau de paille doublé & bordé de roſe ; une barette Anglaiſe à dentelles ſous ſon chapeau.

SIR CHARLES ; un fracq de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veſte rouge croiſée à petit galon ; culotte noire, bas de

fil gris ; grand chapeau uni, cocarde noire ; les cheveux redoublés en queue groſſe & courte ; manchettes plattes & unies.

M. COWERLY, Capitaine de haut bord, grand uniforme de Marine Anglaiſe ; habit de drap bleu de roi à paremens & revers de drap blanc, un galon d'or à la Mouſquetaire ; veſte blanche, même galon ; double galon aux manches & aux poches de l'habit ; boutons de métal en boſſe unis ; grand chapeau bordé ; cocarde noire fort apparente ; cheveux en cadenettes.

DRINK ; habit brun à boutonnieres d'or & à taille courte, fait à l'Anglaiſe.

BETSY, jeune fille du pays de Galles ; une robe Anglaiſe de toile peinte toute ronde, à bottes ; très-petites manchettes ; fichu quarré & croiſé ſur la poitrine ; tablier de batiſte très-long ; barette à l'Anglaiſe ſur la tête ; point de chapeau.

La Scene eſt à Londres, dans une Maiſon écartée, appartenant au Comte de Clarendon.

Pour l'intelligence de pluſieurs Scenes, dont tout l'effet dépend du jeu théatral, j'ai cru devoir joindre ici la diſpoſition exacte du Sallon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite eſt cenſée le paſſage par où l'on monte chez Madame Murer ; celle à gauche eſt l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du Sallon à droite, eſt la porte qui mene au jardin ; vis-à-vis à gauche, eſt celle d'entrée par où les viſites s'annoncent. Du Plafond deſcend un Luſtre allumé ; ſur les côtés ſont des cordons de ſonnettes dont on fait uſage. Cette vûe du Sallon eſt l'aſpect relatif aux Spectateurs. En liſant la Piece, on ſentira la néceſſité de connoître cette diſpoſition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le Dialogue de la premiere Scene.

H. Gravelot inv. *D. Née Sculp.*

..... ah, mon cher Epoux!
La Joye a donc auſſy ſes larmes !

Acte 1er Sc. 9e

EUGÉNIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Baron HARTLEY, Madame MURER, EUGÉNIE, BETSY.

Le Théatre repréſente un Sallon à la Françaiſe du meilleur goût. Des malles & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins eſt une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames ſont aſſiſes auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron eſt aſſis derriere la table. Betſy eſt debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre deſſus ; de l'autre, une bouteille de maraſquin empaillée : elle verſe un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COMME tout ceci eſt beau ! Mais c'eſt la chambre de ma Maîtreſſe qu'il faut voir.

LE BARON *après avoir bu, remettant ſon verre ſur le plateau.*

Celle-ci à droite ?

BETSY.

Oui, Monſieur ; l'autre eſt un paſſage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entends : ici deſſus.

Madame MURER.

Vous ne ſortez pas ; Monſieur, il eſt ſix heures.

LE BARON.

J'attends un carroſſe...Hé bien ! Eugénie, tu ne dis mot : eſt-ce que tu me boudes ? Je ne te trouve plus ſi gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je ſuis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta Tante.

EUGÉNIE.

Cette Maiſon eſt ſi recherchée...

Madame MURER.

Il eſt vrai qu'elle eſt d'un goût..... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à deſirer ici.

EUGÉNIE *à part.*

Que celui à qui elle appartient. (*Betſy ſort*).

SCENE II.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER, ROBERT.

ROBERT.

MOnſieur, une voiture...

LE BARON *à Robert en ſe levant.*

Mon chapeau, ma canne...

Madame MURER.

Robert, il faudra vuider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas eu encore le tems de ſe reconnaître.

LE BARON *à Robert.*

Où dis-tu que loge le Capitaine ?

ROBERT.

Dans Suffok Streik, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'eſt bon. (*Robert ſort*).

SCENE III.

Madame MURER, le BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER.

(*Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scene, eſt un peu dédaigneux*).

J'Eſpere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il ſoit à Windſor; c'eſt un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette Maiſon pendant notre ſéjour à Londres, & vous ſentez que ce ſont là de ces devoirs.....

LE BARON *la contrefaiſant.*

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine !

Madame MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monſieur ?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma Sœur; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en ſortant de chèz le Capitaine Cowerly.

Madame MURER.

Comme il vous plaira pour celui là; je ne m'y intéreſſe, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment ? le frere d'un homme qui va épouſer ma fille ?

Madame MURER.

Ce n'eſt pas une affaire faite.

LE BARON.

C'eſt comme ſi elle l'était.

Madame MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cens livres ſterling de revenu, & qui eſt encore plus ridicule que ſon frere le Capitaine !

LE BARON.

Ma Sœur, je ne ſouffrirai jamais qu'on aviliſſe en ma préſence un brave Officier, mon ancien ami.

Madame MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni ſa bravoure, ni ſon ancienneté : je dis ſeulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puiſſe aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui ſont faits, c'eſt aſſez difficile.

Madame MURER.

Raiſon de plus pour le choiſir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Madame MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, preſque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Madame MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme ! Puiſqu'il faut vous dire tout, ma Sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées ; croyez-vous qu'on ait auſſi la bonté de me le rendre ?

Madame MURER.

Vous comptiez bien ſur mon oppoſition, quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous couter quelque choſe, mais je ne changerai rien au mien. Je ſuis veuve & riche, ma Niece eſt ſous ma conduite, elle attend tout de moi ; & depuis la mort de ſa mere, le ſoin de l'établir me regarde ſeule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois : mais vous n'entendez rien.

LE BARON *bruſquement.*

Il eſt donc aſſez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras : n'eſt-ce pas ? (*Il la baiſe au front, & ſort*).

SCENE IV.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QU'il m'amène ſes Cowerly. (*Après un peu de ſilence*). A votre tour, ma Nièce, je vous examine..... Je conçois que la préſence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance où il eſt de votre mariage : mais avec moi que ſignifie cet air ? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée... Le plus bel établiſſement des trois Royaumes ! Votre Epoux eſt obligé de vous quitter, vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cede à vos deſirs.....

EUGÉNIE *triſtement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, Madame ; d'un autre côté, Milord... Devions-nous le trouver abſent, lorſque nos Lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

Madame MURER.

Il eſt à Windſor avec la Cour. Un homme de ſon rang n'eſt pas toujours le maître de quitter.....

EUGÉNIE.

Il a bien changé !

Madame MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts, lorſque vous m'ordonnâtes de recevoir ſa main, je ne me ſerais pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Madame MURER.

Lorſque je vous ordonnai, Miſs ! A vous entendre, on croirait que je vous fis violence ; & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un vieillard ombrageux, & ſur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly..... Car rien ne peut détacher votre père de ſon inſipide projet.

EUGÉNIE.

Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer ?

Madame MURER.

En ſerez-vous moins Miladi Clarendon ?..... Et puis, quelle idée ! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder !

EUGÉNIE *pénétrée.*

Il était tendre alors. Que de larmes il verſa lorſqu'il fallut nous ſéparer ! Je pleurais auſſi, mais je ſentais que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles ſont partagées. Quelle différence !

Madame MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, & combien l'eſpoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chère à ſon mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéreſſante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empreſſement n'en eſt que plus affligeant.

Madame MURER.

Et moi je vous dis que vos ſoupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaiſir je m'avouerais coupable!

Madame MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne penſez: & cette triſteſſe, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien raiſonnable?

EUGÉNIE.

Graces aux conſidérations qui tiennent notre Mariage ſecret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais auſſi, Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Madame MURER.

Son Valet de chambre eſt ici: je vais envoyer chez lui pour vous tranquiliſer. (*Elle ſonne*).

SCENE V.

DRINK, Madame MURER, EUGÉNIE.

DRINK *à Eugénie.*

QUe veut Milady ?

Madame MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainſi.

EUGÉNIE *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton Maître revient-il à Londres ?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais ſont ſur la route depuis le matin.

Madame MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma Nièce. (*A Drink*). Vous, allez voir s'il eſt arrivé.

DRINK.

Bon, Madame, il ſeroit accouru.....

SCENE VI.

DRINK *ſeul.*

S'Il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine..... C'eſt un ange que cette fille-là. Quelle douceur! Elle apprivoiſerait des tigres. Oui : il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper une femme auſſi parfaite, & l'abandonner après. Mon Maître, oui je le répète, mon Maître, quoique moins âgé, eſt cent fois plus ſcélérat que moi.

SCENE VII.

Le Comte de CLARENDON, DRINK.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

COurage, Mons Drink.

DRINK *étonné.*

Qui diantre vous ſavait là, Milord? On vous croit à Windſor.

LE COMTE.

Vous diſiez donc que le plus ſcélérat de nous deux, ce n'eſt pas vous.

DRINK *d'un ton un peu réſolu.*

Ma foi, Milord, puiſque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu eſt ſûr apparemment ?

DRINK.

Il n'y a perſonne. La Nièce eſt chez la Tante, le bon-homme de père eſt ſorti.

LE COMTE *ſurpris.*

Le père eſt avec elles ?

DRINK.

Sans lui & ſans un vieux procès qu'on a déterré, je ne ſais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voyage ?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras ! Et elles ſont ici ?

DRINK.

D'hier au ſoir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon abſence ?

DRINK.

Mademoiſelle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah ! je ſuis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de Mariage ?

DRINK.

Oh ! le diable gagne trop à vos deſſeins pour y nuire.

LE COMTE *avec humeur.*

Je crois que le maraut s'ingère.....

DRINK.

Parlons, Milord, ſans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'eſt pas, veux-tu dire ?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être inſtruite que vous en épouſez une autre. Quand je penſe à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un Contrat ſuppoſé : des Régîtres contrefaits : un Miniſtre de votre façon... Dieu ſait... Tous les rôles diſtribués à chacun de nous, & joués... Quand je me rappelle la confiance de cette Tante, la piété de la Nièce pendant la ridicule cérémonie, & dans votre Chapelle encore... Non, je crois auſſi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre Intendant qui fit le Miniſtre, ni pour nous qui ſervîmes de témoins.....

LE COMTE *fait un geſte furieux qui coupe la parole à Drink, & après une petite pauſe dit froidement :*

Monſieur Drink, vous êtes le plus ſot coquin que je connaiſſe. (*Il tire ſa bourſe & la lui donne*). Vous n'êtes plus à moi ; ſortez : mais ſi la moindre indiſcrétion....

DRINK.

Eſt-ce que j'ai jamais manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteſte les valets raiſonneurs, & je me défie ſur-tout des fripons ſcrupuleux.

DRINK.

Eh bien, je ne dirai plus un ſeul mot : uſez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Demoiſelle, en vérité c'eſt dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; à la vûe de l'or, votre conſcience s'appaiſe... Je ne ſuis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon Maître, voilà la bourſe.

LE COMTE *refuſant de la prendre.*

Cela ſuffit : mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puiſqu'on ne ſait rien de ce fatal Mariage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé, mon Oncle qui preſſe : des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part*). Et plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuſe conduite.

DRINK.

DRINK.

Mais comment cacher ici ?.....

LE COMTE *rêvant.*

Oh ! je..... Quand une fois je ſerai marié..... Et puis, elles ne verront perſonne..... Cette Maiſon, quoiqu'aſſez près de mon Hôtel, eſt dans un quartier perdu..... Je ferai en ſorte qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m'annoncer : cette viſite préviendra les ſoupçons...

DRINK *ſe retournant.*

Les ſoupçons ! Qui diable oſerait ſeulement penſer ce que nous exécutons nous autres ?

LE COMTE.

Il a raiſon. (*Il le rappelle*). Ecoutes, écoutes.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE *à lui-même en ſe promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même tems à tout le monde. (*A Drink*). Ont-elles déjà reçu des lettres ?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE *à lui-même, en ſe promenant.*

C'eſt mon Intendant... Parce qu'il eſt prêt à rendre l'ame... Il me mande... Il me fait une frayeur avec ſes remords... Le malheureux !... Après m'avoir lui-même jetté dans tous ces

embarras... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink*). Tu iras toi-même à la Poſte.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudrait qu'une Lettre comme celle que j'en reçois... Tu connais ſon écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là....

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink ſort par la porte qui monte chez Madame Murer*).

SCENE VIII.

LE COMTE *ſeul ſe promenant avec inquiétude.*

QUe je ſuis loin de l'air tranquille que j'affecte !... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa Lettre me pourſuit... Elle eſpère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les ſouffrances de ſon nouvel état... Miſérable ambition !... Je l'adore, & j'en épouſe une autre..... Elle arrive, & l'on me marie.... Mon oncle..... Oh ! s'il ſavait...

Peut-être... Non, il me déshériterait... (*Il ſe jette dans un fauteuil*). Que de peines ! d'intrigues !... Si l'on calculait bien ce qu'il en coute pour être méchant... (*Se levant bruſquement*). Les réflexions de cet homme m'ont troublé.... Comme ſi je n'avais pas aſſez du cri de ma conſcience, ſans être encore aſſailli des remords de mes valets... Elle va venir... Ah ! je ne pourrai jamais ſoutenir ſa vûe. L'aſcendant de ſa vertu m'écraſe... La voici... Qu'elle eſt belle !

SCENE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE, le COMTE.

EUGÉNIE *en courant arrive la première : puis elle s'arrête tout-à-coup en rougiſſant.*

LE COMTE *s'avançant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*

UN mouvement plus naturel vous faiſait précipiter vos pas, Eugénie. Aurais-je eu le malheur de mériter ?... (*A Madame Murer qui entre, en la ſaluant*). Ah ! Madame, pardon : vous me voyez confus de m'être laiſſé prévenir.

Madame MURER.

Vous vous moquez, Milord. Eſt-ce dans une maiſon à vous qu'il convient de faire des façons ?

LE COMTE *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai ſouffert, ma chère Eugénie, de la dure néceſſité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurais déſobéi à mon Oncle, au Roi même, ſi l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE *ſoupirant.*

Ah ! Milord !

Madame MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE *vivement.*

Eh de quoi ? Vous m'effrayez ! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappellez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'inſçu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop ſoupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE *avec douleur.*

Votre préſence me ſoutenait contre mes réflexions ; mais bientôt des ſouvenirs cruels m'aſſaillirent en foule... Les derniers conſeils d'une mere mourante... La faute que je commettais contre mon père abſent..... L'air de myſtère qui accompagna l'auguſte cérémonie dans votre Château.....

Madame MURER.

N'était-il pas indiſpenſable ?

EUGÉNIE.

Votre départ, néceſſaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*baiſſant la voix*) Mon état...

LE COMTE *lui baiſe la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le ſceau à mon bonheur peut-il vous affliger ? (*A part*). Infortunée !

EUGÉNIE *tendrement.*

Ah qu'il me ſerait cher ! s'il ne m'expoſait pas.....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, ſi ma préſence n'a pas la force de diſſiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puiſqu'il m'eſt permis de demander, je deſire que vous employiez auprès de mon père cet art de perſuader, ah ! que vous poſſédez ſi parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Je ſouhaiterais que nous nous occupaſſions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-tems ſans crime & ſans danger pour moi.

Madame MURER.

Le Comte ſeul peut décider la queſtion.

LE COMTE *avec timidité.*

Je ſuivrai vos volontés en tout. Mais à Londres ?... Si près de mon oncle ?... S'expoſer..... Cette colère ſi redoutable de votre père..... Je penſais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE *vivement.*

Où vous viendrez ?

LE COMTE.

J'eſpérais vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un ſeul mot de ce deſſein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE *vivement.*

Quand vous n'auriez pas ſuivi d'auſſi près la nouvelle que j'ai reçue de votre réſolution, je me ſerais bien gardé d'y rien changer. Mon empreſſement égalait le vôtre. (*D'un ton très-affectueux*). Aurais-je voulu ſuſpendre un voyage qui a mille attraits pour moi ?

Madame MURER.

Il eſt charmant !

EUGÉNIE *baiſſant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, Milord ?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE *avec embarras.*

Un cœur ſenſible s'inquiète de tout. Il m'a ſemblé voir dans vos lettres, une eſpèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE *un peu décontenancé.*

Ainſi donc on me réduit à juſtifier ma délicateſſe même. Vos ſoupçons m'y contraignent; je le ferai. (*Prenant un ton plus raſſuré*). Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épouſant, fut d'unir la douce ſécurité des plaiſirs honnêtes, aux charmes d'une paſſion vive & toujours nouvelle. Je diſais : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur !... Vous pleurez, Eugénie !

EUGÉNIE *lui tendant les bras & le regardant avec paſſion.*

Ah! laiſſe-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah mon cher époux! la joie a donc auſſi ſes larmes!

LE COMTE *troublé.*

Eugénie !... (*A part*). Dans quel trouble elle me jette!

Madame MURER.

Eh bien, ma Nièce ?

EUGÉNIE *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON *dehors ſans être apperçu.*

Pas un ſcheling avec.

Madame MURER.

Reconnaiſſez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour réſiſter à tant de charmes.

SCENE X.

Le BARON, le COMTE, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON *en entrant crie dehors.*

RENvoyez-le, vous dis-je. (*A lui-même en avançant*). L'indigne ſéjour! la ſotte ville! & ſur-tout l'impertinent uſage d'aller voir des gens qu'on ſait abſens!

Madame MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Eh bien! eh bien, ma ſœur! ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Madame MURER.

Je le crois, Monſieur; mais que doit penſer de vous Milord Clarendon?

LE BARON *ſaluant.*

Ah! pardon, Milord.

Madame MURER.

Il vient ici vous offrir ſes bons offices auprès de vos Juges...

LE BARON *au Comte.*

Excuſez: l'on vous dira que j'ai paſſé à votre Hôtel.

LE COMTE.

Je ſuis fâché, Monſieur...

LE BARON *ſe tournant vers ſa fille.*

Bon jour, mon Eugénie.

LE COMTE *à lui-même, ſe rappellant la dernière phraſe d'Eugénie.*

La joie a donc auſſi ſes larmes!

LE BARON *au Comte.*

Comment la trouvez-vous, Milord? Mais vous vous connaiſſiez déjà: ſon frère & elle, voilà tout ce qui me reſte... Elle était gaie autrefois: les filles deviennent précieuſes en grandiſſant. Ah! quand elle ſera mariée!.... A propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE *interrompant.*

A moi, Monſieur? Je n'en veux recevoir que ſur le bonheur que j'ai en ce moment de

préſenter mes reſpects à ces Dames.

LE BARON.

Eh! non, non: c'eſt ſur votre mariage.

Madame MURER *vivement.*

Son mariage !

EUGÉNIE *à part, avec frayeur.*

Ah Ciel !

LE COMTE *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi je ne l'ai pas deviné. Votre Suiſſe a dit que vous étiez à la Cour pour un mariage...

LE COMTE *interrompant.*

Ah, ah !... Oui: C'eſt... c'eſt un de mes parens. Vous ſavez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la ſignature.....

LE BARON.

Non: il dit que cela vous regarde.

LE COMTE *embarraſſé.*

Diſcours de valets... Il eſt bien vrai que mon oncle, ayant eu deſſein de m'établir, m'a propoſé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*Regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas inſiſter. Cela s'eſt ſu, & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles....

Madame MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, Meſſieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE *ſaluant.*

Ce ſera moi, ſi vous le voulez bien. J'ai quelques affaires preſſées... Je vous demande la permiſſion, Meſdames, de vous voir le plus ſouvent....

Madame MURER.

Jamais auſſi ſouvent que nous le deſirons, Milord. (*Le Comte ſort, le Baron l'accompagne : ils ſe font des politeſſes*).

SCENE XI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

AVec quelle adreſſe & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, *honteuſe d'un petit mouvement de frayeur, ſe jette dans les bras de ſa tante.*

Grondez donc votre folle de Nièce..... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé

un ſerrement de cœur affreux !..... Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant !..... Ah ! ma Tante, que je l'aime !

Madame MURER *l'embraſſe.*

Ma Nièce, vous êtes la plus heureuſe des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée*).

Fin du premier Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN Domeſtique entre. Après avoir rangé les ſiéges qui ſont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret & vient remettre la table à ſa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils ſont chargés, & ſort en regardant ſi tout eſt bien en ordre.

L'action théatrale ne repoſant jamais, j'ai penſé qu'on pourrait eſſayer de lier un Acte à celui qui le ſuit par une action pantomime qui ſoutiendrait, ſans la fatiguer, l'attention des ſpectateurs, & indiquerait ce qui ſe paſſe derrière la Scène pendant l'Entr'acte. Je l'ai déſignée entre chaque Acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité eſt précieux dans un Drame ſérieux, & l'illuſion tient plus aux petites choſes qu'aux grandes. Les Comédiens Français, qui n'ont rien négligé pour que cette Pièce fit plaiſir, ont craint que l'œil ſevère du Public ne déſapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas oſé haſarder les Entr'actes. Si on les joue en ſociété, on verra que ce qui n'eſt qu'indifférent, tant que l'action n'eſt pas engagée, devient aſſez important entre les derniers Actes.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

H. Gravelot inv. *L. Masquelier Sculp.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis. *Act. 2. Sc. 12.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DRINK *ſeul, un paquet de Lettres à la main. Il ſe retourne en entrant, & crie au Facteur qui s'en va.*

A Moi ſeul, entendez-vous? (*Il avance dans le ſalon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le Facteur vient de me remettre. Il faut ſervir un Maître qui roſſe auſſi fort qu'il récompenſe bien. (*Il lit une adreſſe.*) Hem, m, m, à Monſieur, Monſieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque ſanglier forcé, quelque chien éreinté, *&c. &c.* (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m,... Armée d'Irlande : c'eſt du fils. Ceci doit encore paſſer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troiſieme.*) Hem, m, m, Lancaſtre! voici qui paroît ſuſpect. (*Il lit.*) A Madame, Madame Murer, près du Parc S. James..... Pour la tante..... c'eſt l'écriture de M. Williams, notre Marieur, l'Intendant de Milord..... main-baſſe ſur celle-ci. Peſte.

La jeune perſonne eût appris..... A propos, il ſe meurt, dit mon Maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puiſque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, & l'on apprend quelquefois..... (*Il héſite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit.*) « Madame, je touche » au moment terrible, où je vais rendre compte » de toutes les actions de ma vie ». (*Il parle.*) Un Intendant !... le compte ſera long. (*Il lit.*) « Les remords me preſſent, & je veux répa- » rer autant qu'il eſt en moi, par cet avis tar- » dif, le crime dont je me ſuis rendu coupable, » en portant le jeune Lord, Comte de Cla- » rendon, à tromper votre malheureuſe nièce » par un mariage ſimulé ». (*Il parle.*) Mon Maître s'était douté de cette Lettre : c'eſt un vrai Démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE *arrivant par le jardin avec précaution.*

ESt-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

LE COMTE.

Un mot, & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avais oublié.... J'étais ſi troublé en ſortant.... Mon mariage qui ſe fait demain, eſt dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre choſe..... Il faut empêcher qu'aucune viſite, aujourd'hui ſur-tout, ne vienne ici ſouffler le vent de la diſcorde.

DRINK.

Elles ne connoiſſent perſonne à Londres.

LE COMTE.

Je ſais que le pere eſt fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle : brave homme ; mais dont le défaut eſt d'apprendre le ſoir à toute la Ville les ſecrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maiſons.

DRINK.

Quelle figure eſt-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connais que lui. Du tems de la petite, il a ſoupé dix fois dans ce ſallon.

DRINK.

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que Lady Alton avait paſſé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton ?

DRINK.

Ah, vraiment non ! c'eſt plus nouveau que cela. C'était donc une des deux Aufalſen ? Ma foi je confonds les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE.

Eh, non. C'eſt celui qui a marié cette fille ſoi-diſant d'honneur de la Reine, à ce benet d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah ! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE.

S'il ſe préſentoit.....

DRINK.

Laiſſez-moi faire. Il en ſera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avais recommandé.

DRINK.

C'eſt ce que je diſais. Mon Maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien ?

DRINK *s'approchant d'un air de confidence.*

J'ai détourné une furieuſe Lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE.

LE COMTE *lui coupant la parole.*

Paix. C'eſt Eugénie.

SCENE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE *faiſant un cri de ſurpriſe.*

AH, Milord !

LE COMTE *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laiſſe-nous.

SCENE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE *avec joie.*

APprenez la plus agréable nouvelle.....

LE COMTE.

Si elle intéreſſe mon Eugénie.....

EUGÉNIE.

Mon père eſt enchanté de vous. Ah, j'en étais bien ſûre ! Il faiſait votre éloge à l'inſtant. Je me ſerais miſe de bon cœur à ſes pieds pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me ſuis ſentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE *ému.*

Vous me faites trembler ! expoſer tout ce que j'aime au bruſque effet de ſon reſſentiment !

EUGÉNIE *vivement.*

Je ſais qu'il eſt violent ; mais il eſt mon père. Il eſt juſte : il eſt bon. Venez, Milord, que notre profond reſpect le déſarme. Entrons, ce moment ſera le plus heureux.....

LE COMTE *embarraſſé.*

Eugénie ! quoi, vous voulez ?..... quoi, ſans nulle précaution ?.....

EUGÉNIE *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'eſt aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donnes-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-tems les ſoupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchans la pourſuivent. Fais ceſſer un ſi pénible état ; déchire le voile qui l'expoſe à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous réſiſtera pas.

LE COMTE *à part.*

Quel embarras ! (*à Eugénie*) ſouffrez au-moins que je le revoie encore avant pour affermir ſes bonnes diſpoſitions.

EUGÉNIE *lui prenant la main.*

Non : elles peuvent changer. La premiere impreſſion eſt pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCENE V.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE *appercevant Madame Murer.*

AH, Madame ! venez m'aider à lui faire entendre raiſon.

Madame MURER.

Le Comte ici ! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empreſſement dont elle eſt ſortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à ſon père, ſa belle ame s'eſt échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui faſſions à l'inſtant un aveu de notre union.

Madame MURER.

Ah, Milord, gardez-vous-en bien ! Mon avis au contraire eſt que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveillait & vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait ſoupçonner.....

LE COMTE *cachant ſa joie ſous un air empreſſé.*

Tout ſerait perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puiſque c'eſt à ſa ſûreté que je fais ce ſacrifice. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, & après un peu de ſilence dit douloureuſement :*

IL s'en va.

Madame MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'eſprit ?

EUGÉNIE.

Etre réduite à compoſer avec ſon devoir ; n'oſer regarder ſon père : voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence ; ſa bonté me peſe, ſa confiance me fait rougir, & ſes careſſes m'humilient. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas.

Madame MURER.

Mais à Londres où le Comte a tant de ménagemens à garder..... d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indiſpenſable.

EUGÉNIE.

N'eſt-il pas plus aiſé de prévenir un mal, que d'en arrêter les progrès ? Le tems fuit, l'occaſion échappe, les convenances diminuent ; l'embarras de parler augmente, & le malheur arrive.

Madame MURER.

Votre époux eſt trop délicat pour vous expoſer.....

EUGÉNIE *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans ſon air, de recherches dans ſon langage ? cela me frappe à préſent que j'y réfléchis. Cette touchante ſimplicité qu'il avait à la campagne, était bien préférable.

Madame MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCENE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, DRINK.

Madame MURER *à Drink qui tient un paquet.*

QU'eſt-ce que c'eſt ?

DRINK.

Des Lettres que le Facteur vient d'apporter.

Madame MURER *parcourant les adreſſes.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le ſalon, & écoute la converſation.*)

EUGÉNIE *avec vivacité.*

De mon frère ?

Madame MURER.

Non. C'eſt une Lettre de ſon couſin, qui

ſert dans le même Corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de Lettres de Sir Charles ? Il eſt bien étonnant !...

Madame MURER *à Drink qui ouvre une malle.*

Laiſſez cela. Betſy ſerrera nos habits. (*Drink ſort.*)

SCENE VIII.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *pendant que Madame Murer lit bas.*

SOn ſilence me ſurprend & m'afflige.

Madame MURER *d'un ton compoſé.*

S'il vous afflige, Miſs, la Lettre de Sir Henri ne me paraît pas propre à vous conſoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'eſt un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère eſt mort !

Madame MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de ſang.

Madame MURER.

Puiſque votre effroi va au-devant de mes précautions, liſez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

« Mon couſin grièvement inſulté par ſon » Colonel, l'a forcé de ſe battre & l'a déſar- » mé. Son ennemi vient de le dénoncer ; ce » qui a obligé Sir Charles à prendre ſecréte- » ment la route de Londres. Mais le Colonel » le ſuit, pour l'accuſer chez le Miniſtre ». Ah, mon frère !

SCENE IX.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

EH bien, parce que je m'endors un moment en jaſant avec vous.....

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère s'eſt battu.

LE BARON.

D'où ſavez-vous cela ?

EUGÉNIE.

C'eſt ce que mande Sir Henri.

Madame MURER *avec importance.*

Et il a déſarmé ſon homme ; ſi ce n'était pas ſon Colonel.

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le ſauver.

Madame MURER.

Où le prendre ?

EUGÉNIE.

Mon couſin dit qu'il eſt à Londres.

Madame MURER.

Mais il ne ſait pas que nous y ſommes.

EUGÉNIE *baiſſant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourrait-il pas ?.....

Madame MURER *d'un air dédaigneux.*

Le cher Lord ! Ah, oui. Si Monſieur lui fait la grace d'accepter ſes ſervices.

LE BARON *lui rendant ſon air.*

Ma foi, ce ſerait ma dernière reſſource. Donnes-moi la Lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable ! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réuſſi-» rait pas à le perdre, avertiſſez Sir Charles » d'être toujours ſur ſes gardes, le Colonel a » la réputation de ſe défaire des gens par tou-» tes ſortes de voies »..... Bon ; cela ne peut pas être ; un Officier....

Madame MURER.

Cet évènement me ramene à ce que je vous diſais tantôt, Monſieur ; ſi, au-lieu de deſtiner votre fille à un vieux Militaire ſans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des

vues plus relevées. Les protections aujourd'hui.....

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma ſœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir. Vous aimez les Lords, les gens de haut parage, & moi je les déteſte. Ma fille m'eſt trop chere pour la ſacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuſe.

Madame MURER.

Et pourquoi malheureuſe ?

LE BARON.

Eſt-ce que je ne connais pas vos petits-grands Seigneurs ? Voyez-les dans les unions mêmes les plus égales pour la fortune. Une fille eſt mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours ; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne ſont qu'un jeu pour eux. Bientôt le déſordre de la conduite entraîne celui des affaires ; les fortunes ſe diſſipent, les terres s'engagent, ſe vendent ; encore la perte des biens eſt-elle ſouvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuſes compagnes.

Madame MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeuneſſe, & nullement à la qua-

lité ; c'eſt dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de reſſources. S'ils ſe ſont dérangés, un jour ils deviennent ſages, & alors les graces de la Cour.....

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs ſottiſes ; n'eſt-ce pas ? Peut-on ſolliciter des récompenſes, quand on n'a rien fait pour ſon pays ? Et quand le principe des demandes eſt auſſi honteux, n'eſt-il pas abſurde de faire fond d'avance ſur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées ? Mais je veux encore que ſon importunité les arrache ; eh bien, je lui préférerai toujours un brave Officier qui les aura méritées ſans les obtenir ; & cet homme, c'eſt Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'eſtime de toute l'armée ; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Madame MURER.

Mais, Monſieur.....

LE BARON *impatient.*

Mais, Madame, ſi vous êtes épriſe à ce point de vos Lords, que n'en épouſez-vous quelqu'un vous même ?

Madame MURER *fierement.*

Vous mériteriez que je le fiſſe, & que je tranſportaſſe tous mes biens dans une famille étrangere.

LE BARON *la ſaluant.*

A votre aiſe, ma ſœur. Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occaſion de ſottiſes.

EUGÉNIE *à part.*

Toujours en querelle, que je ſuis malheureuſe!

SCENE X.

ROBERT, le BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

LE Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCENE XI.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

UN moment, s'il vous plaît, que nous

ſoyons parties. Je vous l'ai dit, c'eſt un homme que je ne puis ſouffrir.

LE BARON.

Mais quelle politeſſe avez-vous donc vous autres ? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

SCENE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE *d'un ton bruyant.*

BOnjour, mon très-cher.

LE BARON.

Bonjour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laiſſé. Mais, en honneur, je m'en retournais ſans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens ; le plus obſtiné valet, (je ne ſais où je l'ai vu) prétendait qu'il n'y avait perſonne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma ſœur !

Madame MURER *ſéchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune viſite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte ; ſi je puis vous être utile, & ſi ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'eſt ma ſœur, & voici bientôt la tienne. (*Montrant ſa fille*).

LE CAPITAINE *à Eugénie.*

J'envie, Mademoiſelle, le ſort de mon frère; en vous voyant, on n'eſt plus étonné des précautions qu'il a priſes pour aſſurer ſon bonheur.

Madame MURER *d'un air diſtrait.*

Comme dit fort bien, Monſieur ; les précautions ſont toujours utiles en affaires : chacun prend les ſiennes.

LE CAPITAINE *cherchant des yeux.*

Mais où donc eſt-il ?

LE BARON.

Qui ?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils ? Qui le ſait ?

Madame MURER.

A quoi tend cette queſtion, Monſieur ?

LE CAPITAINE.

N'eſt-ce pas ſon affaire qui vous attire tous à Londres ?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne ſais autre choſe ſinon que j'ai raiſon..... Mais connaîtrais-tu déja l'aventure de mon fils ?

LE CAPITAINE.

C'eſt une miſère, une vétille ; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la ſubordination...

Madame MURER *ſèchement.*

J'admire comment Monſieur a le don de tout deviner : nous en recevons la première nouvelle à l'inſtant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, Madame.

EUGÉNIE.

Mon frère ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiſelle.

LE BARON.

Où ? Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier, ſur la brune. Sir Charles eſt ici ſecrétement depuis cinq jours ; il ne ſort que le ſoir, parce qu'il s'eſt battu contre ſon Colonel : il ſe fait appeller le Chevalier Campley. N'eſt-ce pas cela ?

Madame MURER.

Nous n'en ſavons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monſieur ?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en ſais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai ſon affaire : j'ai quelque crédit, comme vous ſavez.

Madame MURER *dédaigneuſement.*

La ſeule choſe dont nous ayons beſoin, eſt juſtement celle que Monſieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer ſa demeure ; & en liſant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyais de bonne foi le rencontrer ici.

Madame MURER.

Cela eſt d'autant plus malheureux, que dans le beſoin où il eſt d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Miniſtre.

LE CAPITAINE.

Oh ! ce pays-ci eſt tout plein de gens qui font profeſſion de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel eſt-il ? Je vous dirai bientôt.....

Madame MURER *dédaigneuſement.*

Ce n'eſt que le Comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Milord Duc ?

Madame MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il eſt fort de mes amis. Je me charge, ſi vous voulez...

Madame MURER *d'un air vain.*

Il me fait auſſi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'eſt lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raiſon. Je regardais en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention..... Eh parbleu ! c'eſt un homme à lui. Je diſais bien... Je reconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis ſoupers dans ce Sallon : c'eſt, comme il l'appelle à la françaiſe, ſa petite maiſon.

Madame MURER *fièrement.*

Petite maiſon, Monſieur ?

LE BARON,

LE BARON.

Eh petite ou grande ! faut-il diſputer ſur un mot ? Il ſuffit qu'il nous la prête... Il étoit ici, il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui ? Je l'aurais parié à Windſor.

LE BARON.

Il en arrivait.

LE CAPITAINE.

C'eſt ma foi vrai. J'oubliais que le mariage ſe fait à Londres.

Madame MURER & EUGÉNIE *en même tems.*

Le mariage !

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'eſt pas poſſible que vous l'ignoriez, ſi vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le ſavais bien moi.

Madame MURER *dédaigneuſement.*

Hum..... C'eſt comme la petite maiſon. Que voulez-vous dire ? Quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du Comte de Wincheſter : un Gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en préſent de nôces. Mais c'eſt une choſe publique & que tout Londres ſait.

EUGÉNIE *à part.*

Dieux ! Où me cacher ?

Madame MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi ! ſérieuſement ? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il eſt vrai, Capitaine, qu'il s'en eſt beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui paſſe ma vie avec ſon oncle; moi qu'on a conſulté ſur tout; ce ſera comme il vous plaira, au reſte. Ainſi donc les livrées faites, les carroſſes & les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles ſignés ſont autant de chimères ?

EUGÉNIE *à part.*

Ah malheureuſe !

LE BARON.

Mais, ma ſœur, cela me paraît aſſez poſitif : qu'avez-vous à répondre ?

Madame MURER.

Que Monſieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je ſais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagemens.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui. Quelque illuſtre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liſte nombreuſe de ſes bonnes fortunes. Nous connaiſſons l'homme. Je me ſouviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Madame MURER *dédaigneuſement.*

Un goût provincial ?

LE BARON *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'eſt amuſé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON *d'un air content.*

C'eſt bon, c'eſt bon. Je ne ſuis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée ſerve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces Demoiſelles en reſpect devant les ſuites de leurs petites paſſions. Et les père & mère, moi, c'eſt cela qui me réjouit.

EUGÉNIE *à part.*

Je ne puis plus ſoutenir le ſupplice où je ſuis.

LE CAPITAINE.

Mademoiſelle me paraît incommodée.

LE BARON.

Ma fille ?... qu'as-tu donc, ma chère enfant ?

EUGÉNIE *tremblante.*

Je ne me ſens pas bien, mon père.

Madame MURER.

Je vous l'avais dit auſſi, ma chère nièce; nous devions nous retirer. Venez, laiſſons ces Meſſieurs ſe raconter leurs merveilleuſes anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PArdon, Capitaine.

LE CAPITAINE *lui prenant la main.*

Adieu, Baron, je prends bien de la part....

LE BARON *le ramenant.*

Ah ça, mon fils, je te prie: comment dis-tu qu'il ſe fait appeller ?

LE CAPITAINE.

Le Chevalier Campley.

LE BARON.

Campley ? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en ſouviendrai jamais. C'eſt que j'ai là une Lettre qui menace d'aſſaſſins... Il ne va que la nuit... ſeul... Tout cela eſt inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au ſoir au Parc, & ſi je le trouve, je lui ſers moi-même d'eſcorte juſqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils ſortent par la porte du Veſtibule*).

Fin du deuxieme Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY ſort de la chambre d'Eugénie ; ouvre une malle & en tire pluſieurs robes l'une après l'autre qu'elle ſecoue, qu'elle dépliſſe, & qu'elle étend ſur le ſopha du fond du Sallon. Elle ôte enſuite de la malle quelques ajuſtemens & un chapeau galant de ſa Maîtreſſe qu'elle s'eſſaye avec complaiſance devant une glace, après avoir regardé ſi perſonne

ne peut la voir. Elle ſe met à genoux devant une ſeconde malle, & l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink & Robert entrent en ſe diſputant : c'eſt là l'inſtant où l'orcheſtre doit ceſſer de jouer, & où l'Acte commence.

H. Gravelot inv. *A.J. Duclos Sculp.*

Ôtez vous de mes yeux:
Vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

Act III. Sc. VIII

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK *à Robert en disputant.*

ET moi je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer ?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le Capitaine Cowerly est l'intime ami de Monsieur.

DRINK *plus haut en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons ? Es-tu valet de chambre ici ?

BETSY *à genoux se retourne.*

Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras ; & va pour entrer chez Eugénie*).

DRINK *courant après.*

Miss, Miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles ? (*Il veut l'embrasser*).

BETSY *s'eſquivant.*

Ah, ſans doute..... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie*).

SCENE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK *revient prendre la malle.*

QUe cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlevent une malle, & ſortent*).

SCENE III.

EUGÉNIE, BETSY.

EUgénie ſort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enſeveli dans une rêverie profonde. Betſy qui la ſuit, lui donne un fauteuil; elle s'aſſied en portant ſon mouchoir à ſes yeux ſans parler. Betſy la conſidere quelque tems, fait le geſte de la compaſſion, ſoupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de ſa maîtreſſe.

SCENE IV.

EUGÉNIE *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'Ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxieme malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le Sallon*). Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh ma mère! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement*). C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'était alors qu'il fallait penser ainsi. Dieux! le voici! (*Elle tombe dans son siége*).

SCENE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

TU es reſſortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut ſe lever, ſon père la fait raſſeoir*).

LE BARON *avec bonté.*

Tes yeux ſont rouges: tu as pleuré. Ma ſœur t'aura ſans doute...

EUGÉNIE *tremblante.*

Non, non, Monſieur; ſes bontés & les vôtres ſeront toujours préſentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment; car elle eſt engouée de ce Milord, qui franchement eſt bien le plus mauvais ſujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous ſaute aux yeux. Que nous importe qu'il ſe ſoit amuſé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée? Ce n'eſt pas la centieme. On ferait peut-être mieux de ne pas rire de ces choſes-là;

mais lorſqu'elles n'intéreſſent perſonne, & que les détails en ſont plaiſans... C'eſt une drôle de femme avec ſon eſprit. Au reſte, ſi notre converſation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE *à part.*

Je ſuis hors de moi !

LE BARON *tirant un ſiége auprès d'elle, & la baiſant avant de s'aſſeoir.*

Viens, mon Eugénie : baiſe-moi. Tu es ſage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendreſſe.

EUGÉNIE *troublée ſe leve.*

Mon père !...

LE BARON *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE *ſe laiſſant tomber à genoux.*

Ah ! mon père...

LE BARON *étonné.*

Qu'avez-vous donc, Miſs ? Je ne vous reconnais plus.

EUGÉNIE *tremblante.*

C'eſt moi...

LE BARON *vivement.*

Quoi ? c'eſt moi.

EUGÉNIE *éperdue, ſe cachant le viſage.*

Vous la voyez...

LE BARON *bruſquement.*

Vous m'impatientez. Qu'eſt-ce que je vois?

EUGÉNIE *morte de frayeur.*

C'eſt moi... Le Comte... Mon père...

LE BARON *avec violence.*

C'eſt moi... Le Comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous?

EUGÉNIE *ſe cache la tête entre les genoux de ſon père ſans répondre.*

LE BARON.

Seriez-vous cette malheureuſe?

EUGÉNIE *ſentant que les ſoupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je ſuis mariée.

LE BARON *ſe lève & la repouſſe avec indignation.*

Mariée! Sans mon conſentement! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendreſſe fait courir le Baron à ſa fille pour la relever*).

SCENE VI.

Madame MURER *accourant*, le BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QUel vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc, Monſieur?

LE BARON *relevait tendrement ſa fille ; il la jette ſur ſon fauteuil & reprend toute ſa colère.*

Ma ſœur, ma ſœur, laiſſez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'inſolente Miſs mariée à l'inſçu de ſes parens.

Madame MURER *froidement.*

Point du tout : Je le ſais.

LE BARON *en colere.*

Comment, vous le ſavez !

Madame MURER *froidement.*

Oui, je le ſais.

LE BARON.

Et qui ſuis-je donc moi ?

Madame MURER *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraiſonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON *étouffant de fureur.*

Eh mais... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre ſang froid & vos injures. On m'oſe déclarer...

Madame MURER *fièrement.*

Voilà ſon tort. Je le lui avais défendu : c'eſt par-là ſeulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui cauſez.

EUGÉNIE *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je aſſez malheureuſe !

Madame MURER *fièrement.*

Laiſſez-moi parler, Milady.

LE BARON.

Milady ?

Madame MURER.

Oui, Milady ; & c'eſt moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au Lord Comte de Clarendon.

LE BARON *outré.*

A ce Milord ?

Madame MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devais bien me douter que votre miſérable vanité...

Madame MURER *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? mille. Et une ſeule les renferme toutes : c'eſt un libertin déclaré.

Madame MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge ſi magnifique.

LE BARON.

Il eſt bien queſtion de cela. Je louais ſon eſprit, ſa figure, un certain éclat, des avantages qui le diſtinguent ; mais qui me l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en

abuſe au mépris de ſes mœurs & de ſa réputation.

Madame MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'eſt autrefois permis des libertés qu'il eſt le premier à condamner aujourd'hui : car c'eſt un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, & ſcélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre ſexe a toujours eu dans le cœur un ſentiment ſecret de préférence pour les gens de ce caractere.

EUGÉNIE *toute en larmes.*

Ah mon pere ! ſi vous le connaiſſiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'eſt toi qui pleurera de l'avoir méconnu..... Une femme juger ſon ſéducteur !

Madame MURER.

Mais moi ?...

LE BARON *furieux.*

Vous ?... vous êtes mille fois...

Madame MURER.

Point de mots, des choſes.

LE BARON *avec feu.*

C'eſt un homme incapable de remords ſur un genre de fautes dont la multiplicité ſeule fait ſes délices ; fomentant de gaieté de cœur dans la

famille d'autrui des déſordres qui feraient ſon déſeſpoir dans la ſienne ; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi leſquelles il cherche ſes victimes, ou choiſit les complices de ſes déréglemens.

Madame MURER.

Mais vous conviendrez que ſa femme eſt au moins exceptée de ce mépris général ; & plus vous reconnaiſſez de mérite à votre fille, plus elle eſt propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma ſœur. Ainſi donc le bonheur que vous lui avez menagé, eſt d'être attachée au ſort d'un homme ſans mœurs ; de partager les affections bannales de ſon mari avec vingt femmes mépriſables. La voilà deſtinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut être la baſſeſſe de ſe faire un triomphe à ſes yeux ; la fille la plus modeſte eſt devenue l'eſclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendreſſe & la fidélité qu'il exige de ſa femme. Je te croyais plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE *du ton du reſſentiment que le reſpect réprime.*

En vérité, Monſieur, je me flatte que jamais

mais le modele d'un portrait auſſi vil n'aurait été dangereux pour moi.

Madame MURER *avec impatience.*

Mais c'eſt que le Comte n'eſt point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il dans le feu de la premiere jeuneſſe un peu trop négligé de faire parler avantageuſement de ſes mœurs ; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui juſqu'à préſent a mépriſé la cenſure publique ſur le point le plus important ?

Madame MURER.

Quel garant ? Tout ce qui inſpire la confiance, cimente l'eſtime & augmente la bonne opinion ; la franchiſe de ſon caractere qui le rend ſupérieur au déguiſement, même dans ce qui lui eſt contraire ; la nobleſſe de ſes procédés avec ſes inférieurs ; ſa généroſité pour ſes domeſtiques, & la bonté de ſon cœur qui le porte à ſoulager tous les malheureux.

EUGÉNIE *avec amour.*

Ce n'eſt pas un ennemi de la vertu, je vous aſſure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il eſt humain, il eſt grand, généreux, obligeant : tout cela n'eſt-il

pas bien méritoire ? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choſes-là ne ſoient pas un plaiſir ? Et qu'en voulez-vous conclure ?

Madame MURER.

Qu'un homme auſſi noble, auſſi bienfaiſant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuſte & cruel uniquement pour l'objet de ſon amour.

LE BARON *adouci.*

Je le voudrais, mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin eſt inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaiſanteries du Capitaine ſur ſa derniere aventure n'avaient pas rapport à des tems antérieurs à ſon mariage avec toi.

Madame MURER.

C'eſt où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté ſur votre fille, dont l'union myſtérieuſe a donné jour à mille fauſſes conjectures ; mais quand vous ſaurez qu'il l'adore...

LE BARON *hauſſant les épaules.*

Il l'adore : c'eſt encore un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes

gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

Madame MURER.

Vous penſerez différemment, lorſque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON.

Comment ?

Madame MURER *du ton de quelqu'un qui croit en dire aſſez*

Lorſqu'avant peu...

LE BARON *à ſa fille.*

Bon ! Eſt-ce qu'elle dit vrai ?

EUGÉNIE *fléchiſſant le genou.*

Ah, mon pere ! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON *la relevant avec tendreſſe.*

Réellement ? Eh bien... eh bien... eh bien, mon enfant, puiſque c'eſt ainſi, j'approuve tout. (*A part.*) Auſſi bien eſt-ce un mal ſans remede.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur eſt ſoulagé.

Madame MURER *avec joie.*

Milady, embraſſez votre pere.

LE BARON *baiſant Eugénie.*

Laiſſe-là Milady : ſois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE.

(*Avec feu*). Toute la vie, mon père. (*Par exclamation*). Ah Milord, quel jour heureux pour nous !

LE BARON *du ton d'un homme que ce mot de Milord ramene à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu vous autres : puiſqu'elle eſt la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage ? Car auſſi on n'y comprend rien.

Madame MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Diſcours de valets ; bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'eſt que cela n'eſt pas net au moins.

Madame MURER.

Drink eſt ſon homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*Elle ſonne.*).

SCENE VII.

(*Cette Scene marche rapidement*).

Le BARON, Madame MURER, DRINK, EUGÉNIE.

LE BARON.

VOus avez raiſon ; je ſaurai bientôt... (*Saiſiſſant Drink au collet*). Viens ici fripon : dis-moi tout ce que tu ſais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarraſſé.*

Du mariage ! Eſt-ce qu'on aurait appris.... Oh maudit Intendant !...

LE BARON *vivement.*

Cet Intendant ? Parleras-tu ?... Faut-il ?...

DRINK *effrayé.*

Non, non, Monſieur... Il n'eſt pas beſoin que vous vous fâchiez pour cela. C'eſt le mariage que vous demandez ?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

(*A part*). Il faut mentir ici. (*Haut*). Il eſt véritable le mariage.

LE BARON.

Véritable ? Eh bien, ma ſœur ?

Madame MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, Monſieur.

LE BARON *avec violence.*

Tu ne mens pas, miſérable ?

DRINK *à part.*

Allons, tout eſt découvert ; quelqu'autre lettre ſera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait : je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monſieur... puiſque vous le ſavez auſſi bien que moi...

LE BARON.

Traître !

Madame MURER *retenant le Baron.*

Mon frere !

LE BARON.

Qu'il laiſſe ſon verbiage, & qu'il avoue.

DRINK *cherchant & tirant une lettre de ſa poche.*

Puiſqu'il n'y a plus moyen de diſſimuler... Voici une lettre de M. Williams, l'Intendant de Milord.

LE BARON *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK.

Elle eſt adreſſée à Madame.

Madame MURER.

A moi ? D'où me vient cette préférence ? Et quel rapport cet Intendant..,

DRINK *ſurpris.*

Comment, quel rapport ? C'eſt le même qui a fait le mariage...

Madame MURER *prenant la lettre du Baron.*

D'honneur, ſi j'y entends quelque choſe. Elle eſt décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penſer à ſe marier étant l'époux de ma fille ?

DRINK *tout-à-fait troublé.*

Quoi, Monſieur ? C'eſt du nouveau mariage que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

Madame MURER *a lu.*

Ah le ſcélérat ! (*Elle porte les mains à ſon viſage qu'elle couvre de la lettre chifonnée*).

LE BARON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (*Il ſort*).

SCENE VIII.

Le BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER *avec horreur.*

IL nous a trompés indignement ! Ma nièce n'eſt pas ſa femme.

EUGÉNIE *les bras levés.*

Dieu tout-puiſſant ! (*Elle tombe dans un fauteuil*).

Madame MURER.

Son Intendant a ſervi de Miniſtre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON *frappant du pied.*

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez-vous fait ?

Madame MURER *effrayée.*

Mon frère, par pitié, ſuſpendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle eſt ?

EUGÉNIE *ſe relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre..... Mon père, j'implore votre colere....

LE BARON *hors de lui.*

Et tu l'as méritée..... Sexe perfide ! Femme à jamais le trouble & le deshonneur des fa-

milles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles..... Avez-vous cru vous ſouſtraire à mon obéiſſance ? Avez-vous cru violer impunément le plus ſaint des devoirs ?... Tu l'as oſé ; toutes tes démarches ſe ſont trouvées fauſſes ; tu as été ſéduite, trompée, deshonorée ; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton père & ſa malédiction.

EUGÉNIE *s'élançant vers le Baron, & le retenant à bras le corps.*

Ah mon père ! ayez pitié de mon déſeſpoir ; révoquez l'épouventable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON *attendri la repouſſe doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus miſérable des hommes. (*Il ſort*).

SCENE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *courant dans les bras de ſa tante.*

AH, Madame ! m'abandonnerez-vous auſſi ?

Madame MURER.

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah ! ma tante, venez, ſecondez-moi : con-

rons nous jetter aux pieds de mon père, implorons ſes bontés, & ſortons tous d'une odieuſe maiſon....

Madame MURER.

Ce n'eſt pas mon avis : il faut y reſter au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce ſoir.

EUGÉNIE *avec horreur.*

Lui !... moi !... vous me faites frémir.

Madame MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre père veut implorer le ſecours des loix : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE *outrée.*

Et je ſerais aſſez lâche après ſon indignité.... Je devrais reſpecter un jour celui que je ne peux plus eſtimer. J'irais aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la ſoumiſſion à l'homme ſans foi, & une tendreſſe éternelle au perfide qui m'a ſacrifiée. Plutôt mourir mille fois.

Madame MURER *fermement.*

Prenez garde, Miſs, qu'ici l'opprobre ſerait le fruit du découragement.

EUGÉNIE *au déſeſpoir.*

L'opprobre ! m'en reſte-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie ſous la malé-

diction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans ſa chambre*).

SCENE X.

Madame MURER *ſeule la regarde aller.*

ELle me quitte & n'écrit pas... (*Elle ſe promène*). Un père en fureur qui ne connait plus rien; une fille au déſeſpoir qui n'écoute perſonne; un amant ſcélérat qui comble la meſure.., Quelle horrible ſituation! (*Elle rêve un moment*). Vengeance, ſoutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient...., Traître, tu paieras cher les peines que tu nous cauſes!

Fin du troiſieme Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN domeſtique entre, range le Sallon, éteint le luſtre & les bougies de l'appartement, On entend une ſonnette de l'intérieur : il écoute, & indique par ſon geſte que c'eſt Madame Murer qui ſonne. Il y court. Un moment après il repaſſe avec un bougeoir alumé, & ſort par la porte du veſtibule;

Il rentre ſans lumiere ſuivi de pluſieurs domeſtiques auxquels il parle bas, & ils paſſent tous à petit bruit chez Madame Murer qui eſt alors cenſée leur donner ſes ordres. Les valets repaſſent dans le Sallon, courent dehors par le veſtibule, & rentrent chez Madame Murer par le même Sallon armés de couteaux de chaſſe, d'épées & de flambeaux non allumés. Un moment après Robert entre par le veſtibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre; comme c'eſt la réponſe du Comte de Clarendon qu'il rapporte, il ſe preſſe de paſſer chez Madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de tems ſans mouvement, & le quatrieme Acte commence.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Madame MURER, ROBERT *portant un bougeoir rallume les bougies qui ont été éteintes ſur la table pendant l'Entr'acte ; le Sallon eſt obſcur.*

Madame MURER *tient un billet, & en marchant ſe parle à elle-même.*

IL viendra. (*Au Laquais*). Vous avez été bien long-tems ?

ROBERT.

Il n'était pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'eſt un tapage dans l'hôtel, il ſe marie demain ; tout eſt ſens-deſſus-deſſous : on ne ſavait où prendre de l'encre & du papier.

Madame MURER *à part.*

Il viendra... Ecoutes, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Vas dans le jardin, tout auprès de la petite porte ; tiens-toi là ſans remuer ; & quand tu entendras le bruit d'une clef dans la ſerrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par-là ?

Madame MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

Robert ſort par la porte du jardin.

SCENE II.

Madame MURER *ſeule, ſe promenant & frappant du billet ſur ſa main.*

IL viendra..... Je te tiens donc à mon tour, fourbe inſigne ! Le parti eſt violent..... c'eſt le plus sûr... Il convient ſi bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde ſa montre*). J'ai le tems... Il eſt à conſoler ſa fille : il a jetté ſon feu maintenant.... c'eſt comme je le veux..... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici ! qu'il a l'air accablé !

SCENE III.

Le BARON, Madame MURER.

Madame MURER *d'un ton ſombre.*

EH bien, Monſieur, êtes-vous ſatisfait ? Il s'en eſt peu fallu que votre fille ne ſoit morte de frayeur.

LE BARON *s'aſſied ſans rien dire près de la table, & s'appuye la tête ſur les mains d'un air accablé.*

Madame MURER *continuant.*

Des éclats ! de la fureur ! ſans choix de perſonnes.

LE BARON *ſourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Madame MURER.

Un homme livré à ſes emportemens.

LE BARON *déſeſpéré.*

Vous abuſez de mon état & de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laiſſez-nous, gardez votre héritage ; il eſt trop cher : auſſi bien ma malheureuſe fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus beſoin. (*Il ſe lève & ſe promène avec égarement*).

Madame MURER.

Vous n'avez jamais ſu prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris mon parti.

Madame MURER.

Quel eſt-il ?

LE BARON *marchant plus vîte & geſticulant violemment.*

J'irai à la Cour.... oui, je vais y aller.... Je tombe aux pieds du Roi : il ne me rejettera pas.

(*Madame Murer hoche de la tête*). Et pourquoi me rejetterait-il ? Il eſt père..... Je l'ai vu embraſſer ſes enfans.

Madame MURER.

La belle idée ! Et que lui direz-vous ?

LE BARON *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai : Sire..... Vous êtes père, bon père... je le ſuis auſſi ; mais j'ai le cœur déchiré ſur mon fils & ſur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaiſant..... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne ſerez pas inſenſible aux miennes. Mon fils s'eſt battu ; mais en homme d'honneur : il ſert Votre Majeſté comme ſon biſaïeul qui fut emporté ſous les yeux du feu Roi ; il ſert comme mon père qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il ſert comme je ſervais lorſque j'eus l'honneur d'être bleſſé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon eſtomac... mes bleſſures. Il m'écoutera : & j'ajouterai. Un ſuborneur eſt venu en mon abſence violer notre retraite & l'hoſpitalité ; il a deshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils & juſtice pour ma fille.

Madame MURER.

Mais ce ſuborneur eſt un homme qualifié ; puiſſant.

LE

LE BARON *vivement.*

S'il eſt qualifié, je ſuis gentilhomme... Enfin je ſuis un homme... Le Roi eſt juſte ; à ſes pieds toutes ces différences d'état ne ſont rien ; ma ſœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au-deſſus tout eſt égal ; & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ſes ſujets comme au plus grand. (*Il va & vient*).

Madame MURER *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, Monſieur le Baron, nous ſuffirons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance... & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Madame MURER *très-ferme.*

Les loix ! la puiſſance & le crédit les étouffent ſouvent ; & puis c'eſt demain qu'il prétend ſe marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! eſt-ce ainſi qu'on ſe venge ? Eh ! la juſtice naturelle reprend ſes droits par-tout où la juſtice civile ne peut étendre les ſiens. (*Après un peu de ſilence, d'un ton plus bas*). Enfin, mon frère, il eſt tems de vous dire mon ſecret : avant deux heures le Comte ſera votre gendre, ou il eſt mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Madame MURER *s'approche de lui.*

Ecoutez-moi. J'ai envoyé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de ſon neveu, ſans néanmoins lui rien dire de mon projet ; enſuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter ; mais j'ai écrit pour elle au ſcélérat, qu'elle l'attend ce ſoir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Madame MURER *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit..... voici ſa réponſe. J'ai fait armer vos gens & les miens : vous le ſurprendrez chez elle. J'ai ici un Miniſtre tout prêt : qu'il tremble à ſon tour.

LE BARON *ſurpris.*

Quoi, ma ſœur, un guet-à-pens ! Des pièges !

Madame MURER *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de ſi près pour nous faire le plus ſanglant outrage ?

LE BARON.

Vous avez raiſon ; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Madame MURER *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera ! Eh bien, je n'aurai pas ſurvécu à mon deshonneur.

SCENE IV.

Madame MURER *ſeule.*

VA, vieillard indocile ! je ſaurai me paſſer de toi. J'ai fait le mal, c'eſt à moi ſeule à le réparer.

SCENE V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT *accourant.*

MAdame, j'ai entendu eſſayer une clef à la ſerrure ; je ſuis accouru de toutes mes forces.

Madame MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma nièce chez elle ; éteignez, éteignez. (*Le Laquais éteint les bougies, ils ſortent*).

SCENE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte eſt en fracq, le chapeau ſur la tête & l'épée au fourreau dans une main ; de l'autre il conduit Sir Charles qui a ſon épée nue ſous le bras. Le Sallon eſt obſcur.

LE COMTE.

VOus êtes ici en ſûreté, Monſieur ; cette maiſon eſt à moi, quoique j'aie uſé de myſtere en y entrant... Mais n'êtes-vous pas bleſſé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit ; mais apprenez-moi de grace, Monſieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuſe rencontre, ſans votre généreux courage j'aurais infailliblement ſuccombé : ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE.

Ce ſervice n'eſt rien, vous euſſiez sûrement fait la même choſe en pareil cas : on m'appelle le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES *vivement.*

Quoi, c'eſt le Comte de Clarendon !... J'étais deſtiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE.

Comment ſerais-je aſſez heureux ?...

SIR CHARLES.

Je vous ſuis adreſſé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley pour qui ma ſœur & ma couſine m'ont écrit d'Irlande des lettres ſi preſſantes, & que j'ai trouvé ſur la liſte des viſites à ma porte ?

SIR CHARLES.

C'eſt moi-même. Depuis cinq jours je m'y ſuis préſenté tous les ſoirs ; aujourd'hui vous veniez de ſortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, & j'étois prêt à vous rejoindre lorſqu'ils m'ont attaqué ; c'eſt la deuxieme fois depuis mon arrivée ; mais ce ſoir ſans vous, Milord.....

LE COMTE.

Je ſuis enchanté de cette rencontre : le bien que ces Dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me ſuis annoncé ſous le nom de Campley, quoique ce ne ſoit pas le mien.

LE COMTE.

Ma ſœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiſer ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me pourſuit ; mais vous jugez à ce qui m'arrive, quel homme eſt cet adverſaire.

LE COMTE.

Cela eſt horrible ! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un ſingulier embarras à votre ſujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonſtance m'oblige à vous faire un aveu. Je ſuis attendu dans cette maiſon pour une explication ſecrette : j'y venais à pied, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES *ſouriant.*

Ne perdez pas avec moi un tems précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'eſt pas ce que vous penſez ſûrement. Mais vous ſavez que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables : c'eſt préciſément mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir : je viens... aſſez embarraſſé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'eſt une griſette, ſans doute ?

LE COMTE.

Ah, rien moins ! Voilà ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que

ceci pourra bien avoir un jour des ſuites.... Il y a un frère... Mais je crois entendre le ſignal convenu. Souffrez que je vous laiſſe un moment au jardin : vous voyez juſqu'où va déja ma confiance en votre amitié. (*Le Comte le mène au jardin, revient & ferme la porte après lui*).

SCENE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, le COMTE *a poſé ſon épée ſur le fauteuil le plus près de la porte ;* BETSY *tient une lumiere, elle rallume les bougies ſur la table, & ſe retire enſuite.*

Madame MURER *attirant Eugénie à elle.*

C'Eſt trop réſiſter, Eugénie, je le veux abſolument.

LE COMTE *d'un air empreſſé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce ſoir m'a glacé le ſang : & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Madame MURER *fierement.*

Ce n'eſt pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel ſombre accueil ! A quoi dois-je l'attribuer ?

Madame MURER *indignée.*

Deſcendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? Ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré ?.....

EUGÉNIE *vivement à elle-même.*

Affreuſe diſſimulation !

Madame MURER *lui fermant la bouche de ſa main.*

N'épuiſez pas le reſte de vos forces, ma chère nièce. (*Au Comte*). Ainſi, tout ce qu'on rapporte à ce ſujet n'eſt donc qu'un faux bruit ? (*Eugénie s'aſſied & couvre ſon viſage de ſon mouchoir*).

LE COMTE *moins ferme.*

Daignez revenir ſur le paſſé, & jugez vous-même : comment ſe pourrait-il ?...

Madame MURER *l'examinant.*

Vous vous troublez.....

LE COMTE *troublé.*

Si je ne ſuis pas cru, j'aurai pour moi..... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

Madame MURER *froidement.*

Pourquoi n'oſez-vous l'appeller votre femme ?

EUGÉNIE *outrée, à elle-même.*

Qui m'aurait dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE *abſolument déconcerté.*

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges diſcours.

Madame MURER *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices; démens celui de ta conſcience qui imprime ſur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit*).

LE COMTE *a lu & dit à part.*

Tout eſt connu.

Madame MURER.

Il reſte anéanti.

LE COMTE *héſitant.*

Je le ſuis en effet; & je dois m'accuſer puiſque toutes les apparences me condamnent. Oui, je ſuis coupable. La frayeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puiſſant m'ont fait commettre la faute de m'aſſurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

Madame MURER *à part.*

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE *plus vîte.*

Vous futes outragée ſans doute, Eugénie; mais votre vertu en eſt-elle moins pure? a-t-elle

pu ſouffrir un inſtant de mon injuſtice ? Un profond ſecret met votre honneur à couvert ; & ſi vous daignez accepter ma main, à qui aurais-je fait tort qu'à moi ? L'amant & l'époux ne ſe confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour une fois pardonné, ſera ſuivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE *ſe leve & le regarde avec dédain.*

O le plus faux des hommes ! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes juſtifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des ſentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je ſais mourir. (*Elle entre dans ſa chambre*).

Madame MURER *au Comte, en entrant après elle & emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux ?

LE COMTE *avec chaleur.*

Non, je la ſuis.

SCENE VIII.

Le COMTE *ſeul.*

ELle ſe croit deshonorée, il ſuffit ; elle eſt à moi, elle ſera à moi. Ah, qu'ai-je fait ! Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

SCENE IX.

Le COMTE, SIR CHARLES *rentrant.*

SIR CHARLES *dans l'obſcurité.*

Milord ?

LE COMTE.

Eſt-ce vous, Chevalier Campley ?

SIR CHARLES.

C'eſt moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, & nous ſortons enſemble. (*Il veut entrer chez Eugénie*).

SIR CHARLES *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Milord ? pour une heure auſſi avancée, je vois bien du monde ſur pied.

LE COMTE *n'écoutant point.*

Ce ſont des valets : je vous rejoins.

SCENE X.

SIR CHARLES *ſeul, d'un air de méfiance.*

IL y a un grand mouvement dans cette maiſon : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé, Milord.... L'explication doit avoir été orageuſe.

SCENE XI.

SIR CHARLES, Madame MURER.

Madame MURER *ſort de la chambre d'Eugénie ſans lumière, & dit à elle-même en marchant :*

LE voilà à ſes genoux, l'inſtant eſt favorable : allons. (*Elle traverſe le Sallon & ſort par la porte du jardin*).

SCENE XII.

SIR CHARLES *ſeul écoute, & n'entendant plus rien, dit :*

HA ! ha ! cette voix a un rapport ſingulier... (*Il ſe promène en faiſant le geſte de quelqu'un qui rejette une idée bizarre*). C'eſt un homme bien lâche que ce Colonel !... car ces gens n'étaient pas des voleurs..... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon ! mon libérateur ! l'homme qui doit ſolliciter ma grace auprès du Roi ! Que de titres pour l'aimer !... J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

SCENE XIII.

Madame MURER, SIR CHARLES.

Madame MURER *rentre, & dit à des gens qui ſont derrière elle :*

N'Entrez que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte, & à ſa ſortie vous fondrez ſur lui & l'arrêterez. Prenez bien

garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverſe le Sallon en ſilence & rentre chez Eugénie. Les Laquais retournent au jardin*).

SIR CHARLES *après avoir écouté.*

Il y a de la trahiſon ! Serais-je aſſez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ?...

SCENE XIV.

Le BARON, SIR CHARLES.

LE BARON *entre par la porte du veſtibule, le chapeau ſur la tête & l'épée au côté ſans lumière.*

LE projet de ma ſœur m'inquiète ; Clarendon ſerait-il ici ?

SIR CHARLES *tire ſon épée, & marchant fièrement au Baron lui met la pointe ſur le cœur, & lui dit :*

Qui que vous ſoyez, n'avancez pas.

LE BARON *crie, en portant la main à la garde de l'épée :*

Quel eſt donc l'inſolent ?

SIR CHARLES *d'un ton encore plus fier.*

N'avances pas, ou tu es mort.

SCENE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON *reconnaiſſant Sir Charles.*

MOn fils !

SIR CHARLES.

O Ciel ! mon père !

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure ?

SIR CHARLES.

Chez vous ? Et quel eſt donc cet appartement ? (*Montrant celui où il a vu entrer le Comte*).

LE BARON.

C'eſt celui de ta ſœur.

SIR CHARLES *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands Dieux ! Quelle indignité !

SCENE XVI.

Mad. MURER, Le BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

Madame MURER *accourant au bruit, & s'écriant d'étonnement.*

SIr Charles !..... C'eſt le Ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES *au déſeſpoir.*

Affreux événement ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou deshonoré.

Madame MURER.

Il va ſortir.

SIR CHARLES *troublé.*

Ma ſœur ! mon libérateur ! Je ſuis épouvanté de ma ſituation.

Madame MURER.

Oſez-vous balancer ?

SIR CHARLES *les dents ſerrées.*

Balancer ?... Non, je ſuis décidé.

Madame MURER *aux valets.*

Approchez tous.

SCENE XVII.

Mad. MURER, le BARON, SIR CHARLES, les Gens, BETSY, le COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *au bruit ouvre ſa porte, & retenant le Comte dit :*

ILs ſont armés ! O Dieux ! ne ſortez pas.

LE COMTE *la repouſſant.*

Je ſuis trahi. (*A Sir Charles*). Mon ami, donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient toujours ſon épée nue, court ſe ſaiſir de celle du Comte*).

Preſque en même tems.

EUGÉNIE *effrayée.*

C'eſt mon frère !

LE COMTE.

Son frère !

SIR CHARLES *furieux.*

Oui, ſon frère.

LE COMTE *à Eugénie avec mépris.*

Ainſi donc vous m'attiriez dans un piège abominable !

EUGÉNIE *troublée.*

Il m'accuſe !

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étaient qu'une

feinte pour leur donner le loiſir de me ſurprendre.

EUGÉNIE *tombant mourante ſur un fauteuil, Betſy la ſoutient.*

Voilà le dernier malheur.

Madame MURER *au Comte.*

Tous ces diſcours ſont inutiles : il faut l'épouſer ſur le champ, ou périr.

LE COMTE *avec indignation.*

Je céderais au vil motif de la crainte ? Ma main ſerait le fruit d'une baſſe capitulation ?... Jamais.

Madame MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure ?

LE COMTE *ſur le même ton.*

Je rendais hommage à la vertu malheureuſe : ſa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amolliſſait mon cœur, elle allait triompher ; mais je mépriſe des aſſaſſins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être ? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges ?

Madame MURER *fortement aux valets.*

Saiſiſſez-le.

SIR CHARLES *ſe jette entre le Comte & les valets.*

Arrêtez.

Madame MURER *plus fort.*

Saiſiſſez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES *d'une voix & d'un geſte terrible.*

Le premier qui fait un pas...

LE BARON *aux valets.*

Laiſſez faire mon fils.

Madame MURER *au déſeſpoir va ſe jetter ſur un fauteuil en croiſant ſes mains ſur ſon front comme une perſonne au déſeſpoir.*

SIR CHARLES *au Comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma préſence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi : nous ſommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous ſont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui préſente.*) C'eſt déſormais contre moi ſeul que vous en ferez uſage. Vous êtes libre, Milord, ſortez. Je vais aſſurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE *étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à tour, dit à pluſieurs repriſes :*

Monſieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en ſoupirant comme un homme déſolé. Il ſort par la porte du jardin ; le Baron retient les valets, & lui livre le paſſage*).

SCENE XVIII.

EUGÉNIE, le BARON, Madame MURER, leurs Gens, SIR CHARLES.

Madame MURER *furieuſe ſe relevant & s'adreſſant à ſon neveu.*

C'Était donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorſque vous ſaurez... Vous ſerez vengés, n'en doutez pas..... Mais cette Eugénie dont toute ſa famille était ſi vaine...

Madame MURER *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre ſœur, & ne l'accuſez pas. Elle eſt l'innocente victime..... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES *pénétré de douleur.*

Elle n'eſt pas coupable ! Ah, ma ſœur ! pardonne mon erreur. Reçois.... (*Il lui prend les mains*). Elle ne m'entend pas. (*A ſa tante*). Ne ſongez qu'à la ſecourir. (*Madame Murer, Betſy, & Robert qui ſe détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans ſa chambre par-deſſous les bras*).

SCENE XIX.

Le BARON, SIR CHARLES, les Gens.

SIR CHARLES *du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.*

ET vous, mon père! recevez pour elle le ſerment que je fais... Oui, ſi la rage qui me poſsède ne m'a pas étouffé ; ſi le feu qui dévore le ſang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour ; je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura dévancé ſa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les Laquais ſortent par la porte du veſtibule avec leurs flambeaux*).

Fin du quatrieme Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY *ſort de l'appartement d'Eugénie, très-affligée, un bougeoir à la main, car il eſt pleine nuit. Elle va chez Madame Murer, & en rapporte une cave à flacons qu'elle poſe ſur la table du Sallon, ainſi que ſa lumière. Elle ouvre la cave, & exa-*

mine ſi ces flacons ſont ceux qu'on demande. Elle porte enſuite la cave chez ſa maîtreſſe, après avoir allumé les bougies qui ſont ſur la table. Un inſtant après le Baron ſort de chez ſa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, & de l'autre cherchant une clef dans ſes gouſſets ; il s'en va par la porte du veſtibule qui conduit chez lui ; & en revient promptement avec un flacon de ſel, ce qui annonce qu'Eugénie eſt dans une criſe affreuſe. Il rentre chez elle. On ſonne de l'intérieur, un Laquais arrive au coup de ſonnette. Betſy vient de l'appartement de ſa maîtreſſe en pleurant, & lui dit tout bas de reſter au Sallon pour être plus à portée. Elle ſort par le veſtibule. Le Laquais s'aſſied ſur le canapé du fond, & s'étend en baillant de fatigue. Betſy revient avec une ſerviette ſur ſon bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main ; elle rentre chez Eugénie. Un moment après les Acteurs paraiſſent, le valet ſe retire, & le cinquieme Acte commence. Il ſerait aſſez bien que l'orcheſtre, pendant cet Entr'acte, ne jouât que de la muſique douce & triſte, même avec des ſourdines, comme ſi ce n'était qu'un bruit éloigné de quelque maiſon voiſine ; le cœur de tout le monde eſt trop en preſſe dans celle-ci, pour qu'on puiſſe ſuppoſer qu'il s'y fait de la muſique.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, Madame MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

Madame MURER.

PAſſons ici maintenant qu'elle eſt un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris..... l'outrage & l'horreur ſont à leur comble. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Le ſort en eſt jetté : il va périr.

SCENE II.

Mad. MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE *ſortant de ſa chambre, l'air troublé, l'habillement en déſordre, les cheveux à bas, ſans collier ni rouge, & abſolument décoëffée.*

EUGÉNIE.

QU'ai-je entendu ? Mon frère.....

SIR CHARLES *lui baiſant la main.*

Chère & malheureuſe Eugénie ! ſi je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triſte ſatisfaction de le punir.

EUGÉNIE *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous ?.....

SIR CHARLES *avec fermeté.*

Ma ſœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut ſe faire une vertu de la néceſſité.

EUGÉNIE *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu ! & vous allez égorger votre ſemblable !

SIR CHARLES *indigné.*

Mon ſemblable ! un monſtre !

EUGÉNIE.

Il vous a ſauvé la vie.

SIR CHARLES *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE *éperdue.*

Grand Dieu! ſauvez-moi de mon déſeſpoir... Mon frère... au nom de la tendreſſe, & ſur-tout au nom du malheur qui m'accable..... Serais-je moins infortunée, moins perdue qnand le nom d'un parjure.... quand ſon ſouvenir ſera effacé ſur la terre... (*Plus fort*). Et ſi votre préſomption ſe trouvait punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de ſa vieilleſſe, vous allez mettre au haſard cette vie dont il a tant beſoin!... (*D'une voix briſée.*) pour une malheureuſe fille que tous vos efforts ne peuvent plus ſauver. Je vais mourir.

(Madame MURER *ſe jette ſur un ſiège contre la table & appuye ſa téte deſſus*).

SIR CHARLES *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE *déſeſpérée, du ton le plus violent.*

Non: je n'en ſuis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me mépriſe trop pour les diſſimuler. Tout perfide qu'il eſt, mon cœur ſe révolte encore pour lui: je ſens que je l'aime malgré moi. Je ſens que, ſi j'ai le courage de le mépriſer vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je déteſterai votre

victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches insensés vous poursuivront par-tout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours ; & mépriſe tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE *égarée.*

Ah, barbare ! arrêtez..... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir?

(*Madame Murer la retient, Sir Charles ſort*).

SCENE III.

EUGÉNIE, Madame MURER, BETSY.

EUGÉNIE *continuant avec égarement.*

LE ſpectacle de ſon épée ſanglante arrachée du ſein de mon époux... (*D'un ton étouffé*). Mon époux ! Quel nom j'ai prononcé ! Mes yeux ſe troublent... les ſanglots me ſuffoquent... (*Madame Murer & Betſy l'aſſeyent*).

Madame MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE *pleurant amérement.*

Non : l'on ne connaîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'inſenſé qu'il eſt ! s'il ſavait quel cœur il a déchiré !

Madame MURER *pleurant auſſi.*

Conſolez-vous, ma chère fille : l'horrible hiſtoire ſera enſevelie dans un profond ſecret. Eſpérez, mon enfant.

EUGÉNIE *hors d'elle-même.*

Non, je n'eſpérerai plus : je ſuis laſſe de courir au-devant du malheur. Eh plût à Dieu ! que je fuſſe entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du reſpect de mon père, je me rendis à vos inſtances ! Votre cruelle tendreſſe a creuſé l'abîme où l'on m'a entraînée.

Madame MURER *avec ſaiſiſſement.*

Quoi !... vous auſſi, Miſs !...

EUGÉNIE *troublée.*

Je m'égare... Ah ! pardon, Madame : oubliez une malheureuſe... (*D'une voix ténébreuſe.*) Où donc eſt Sir Charles ?..... Il ne m'a pas entendue..... Le ſang va couler..... Mon frère ou ſon ennemi percé de coups....

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, le BARON *entre.*

EUGÉNIE *lui crie avec déſeſpoir :*

MOn père, vous l'avez laiſſé ſortir !

LE BARON *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le

tien ? N'augmente pas mes peines, lorſque le courage de ton frère va tout réparer : (*A part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE *au déſeſpoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'eſpérer, mon père ? La vengeance de ſa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à ſon tour ? Nos parens auſſi fiers que les ſiens, laiſſeront-ils cette mort impunie ? Quel eſt donc le terme où le carnage devra s'arrêter ? Eſt-ce quand le ſang des deux maiſons ſera tout-à-fait épuiſé ?

LE BARON *en colère.*

Imprudente ! Un cœur auſſi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir ! (*Betſy ſort par le veſtibule*).

SCENE V.

EUGÉNIE, Madame MURER, le BARON ; SIR CHARLES, *ſans épée.*

LE BARON, *appercevant Sir Charles.*

MOn fils ! . . . .

Madame MURER.

Sitôt de retour !

LE BARON.

Sommes-nous vengés ?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O, mon père! vous voyez un malheureux.... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte; il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais lorsque je le chargeais le plus vigoureusement..... ô rage!..... mon épée rompue.....

LE BARON.

Eh bien, mon fils?...

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connais, comme vous, les loix de l'honneur; nous nous verrons dans peu..... Il est parti.....

Madame MURER.

Pour aller terminer son mariage: voilà ce que j'avais prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma chère Eugénie! je t'avais promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise d'un ton mourant.*

Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine.... O mon père!..... O mon frère!.... serez-vous plus inflexible que lui? La douleur qui me tue,

va laver la tache que j'ai imprimée ſur toute ma famille. (*Ici ſa voix baiſſe par degrés.*) Mais ce ſacrifice lui ſuffit ; j'étais ſeule coupable, & le juſte ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le déſeſpoir & la mort. (*Elle tombe épuiſée, Madame Murer la reçoit dans ſes bras.*)

SCENE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, Mad. MURER, EUGÉNIE (*les yeux fermés, renverſée ſur le fauteuil*), BETSY.

BETSY, *accourant.*

ON frappe à coups redoublés.

Madame MURER.

A l'heure qu'il eſt..... ſi matin..... courez. Qu'on n'ouvre pas. (*Betſy ſort.*)

SCENE VII.

Mad. MURER, le BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON.

POurquoi ?

Madame MURER.

Il y a tout à craindre..... un homme auſſi méchant..... ſon oncle.....

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Madame MURER.

Après ce qui s'eſt paſſé cette nuit, mon frère..... un ordre ſupérieur..... votre fils..... que ſçait-on ?.....

SIR CHARLES.

Il n'eſt pas capable de cette lâcheté.

Madame MURER.

Il eſt capable de tout.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs, BETSY *accourant.*

BETSY, *toute eſſoufflée.*

C'Eſt le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, Madame MURER, *enſemble.*

Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrais.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour..... le même habit. Il me ſuit.

SCENE IX & dernière.

Les mêmes, le COMTE DE CLARENDON *entre précipitamment ſans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'Eſt lui.

Madame MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui, & met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES *ſe jettant au-devant.*

Mon père, il eſt ſans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir était la ſeule qui convînt au coupable. (*Il court ſe mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie tu triomphes. Je ne ſuis plus cet inſenſé qui s'aviliſſait en te trompant; je te jure un amour, un reſpect éternels. (*Se levant avec effroi.*) O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent! que s'eſt-il donc paſſé?

SIR CHARLES *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'eſt plus en état de recevoir aucune conſolation.

LE

LE COMTE *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur ſeul a porté le trouble dans ſes eſprits.

Madame MURER *pleurant.*

Hélas ! nous n'eſpérons plus rien. (*Betſy eſt debout derrière le fauteuil de ſa maîtreſſe, & s'eſſuye les yeux avec ſon tablier.*)

LE COMTE *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laiſſez-moi me flatter que je ne ſuis pas ſi coupable. (*D'un ton plus doux*) Eugénie ! chère épouſe ! Cette voix qui avoit tant d'empire ſur ton cœur, ne peut-elle plus rien ſur toi ? (*Il lui prend la main*).

EUGÉNIE, *rappellée à elle, par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en ſilence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, ſe retourne, & dit :*

Dieux !..... j'ai cru le voir.....

LE COMTE *ſe remettant à ſes pieds.*

Oui, c'eſt moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de ſa tante, dit en friſſonnant ſans regarder :*

C'eſt lui !.....

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur & l'amour me ramenent à vos pieds..... nos beaux jours ne ſont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés & levant les bras.*

Qu'on me laiſſe..... qu'on me laiſſe.....

LE COMTE, *avec feu.*

Non, jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un ſi noble ennemi (*Il montre Sir Charles en ſe levant.*), j'ai couru me jetter aux pieds de mon oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevait au-deſſus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteſte mon crime & votre vertu. Mon déſeſpoir & mes larmes, l'ont fait conſentir à mon union avec vous; il ſeroit venu lui-même ici vous l'annoncer: mais, le dirai-je? il a craint que je ne puſſe jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon ſort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente & coupée.*

C'eſt vous!... j'ai recueilli le peu de forces qui me reſtent, pour vous répondre... ne m'interrompez point..... je rends grace à la généroſité de Milord Duc..... je vous crois même ſincère en ce moment..... mais l'état humiliant, dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger..... l'opprobre, dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens.....

LE COMTE *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez, mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre.....

EUGÉNIE *douloureuſement.*

Malheureux !... qu'oſez-vous rappeller ?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oſerai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuſer ma main ; vous n'avez plus le choix de votre place, elle eſt fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur ; conſultez vos parens ; ayez la noble fierté de ſentir ce que vous vous devez.

LE BARON *au Comte.*

Ce qu'elle ſe doit, eſt de refuſer l'offre que vous lui faites ; je ne ſuis pas inſenſible à votre procédé, mais j'aime mieux la conſoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon eſtime.

LE COMTE *pénétré.*

Laiſſez-vous toucher, Eugénie ; je ne ſurvivrais pas à des refus obſtinés.

EUGÉNIE *veut ſe lever pour ſortir ; ſa foibleſſe la fait retomber aſſiſe.*

Ceſſez de me tourmenter par de vaines inſtances ; le parti que j'ai pris, eſt inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE *regardant autour de lui, s'adreſſe enfin à Madame Murer.*

Madame, je n'eſpère plus qu'en vous.

Madame MURER, *fièrement.*

Je conſens qu'elle vous pardonne, ſi vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte & d'un ton de dignité :*

Vous avez raiſon, celui qui s'eſt rendu ſi criminel, eſt à jamais indigne de partager ſon ſort. Vous n'ajouterez rien dont je ne ſois pénétré d'avance... (*A Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle ! quand le ciel & la terre dépoſent contre mon indignité, aucun murmure ne ſe fait-il entendre dans ton ſein ? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus ſacrés que ta réſolution ? C'eſt pour lui que j'éleve une voix coupable ; lui raviras-tu par une double cruauté, l'état qui lui eſt dû ? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*En s'adreſſant à tous*) Barbares ! ſi vous ne vous rendez pas à ces raiſons, vous êtes tous, s'il ſe peut, plus inhumains, plus féroces que le monſtre qui a pu outrager

ſa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du Baron.*) Mon père !

LE BARON *le relevant, lui ſerre les mains, & après un moment de ſilence.*

Je vous la donne.

LE COMTE *s'écrie.*

Eugénie !

LE BARON *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille ; celui qui ſe repent de bonne foi eſt plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

EUGÉNIE *regarde ſon père, laiſſe tomber ſa main dans celle du Comte, & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGÉNIE, *après un ſoupir.*

Va ! tu mérites de vaincre, ta grace eſt dans mon ſein ; & le père d'un enfant ſi deſiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frère ! ah, ma tante ! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embraſſe avec joie.*)

LE COMTE *tranſporté.*

Eugénie me pardonne ; ah ! la mienne eſt extrême ; cet événement va nous rendre tous auſſi heureux, que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES *au Comte.*

Généreux ami ! que d'éloges nous vous devons !

LE COMTE.

Je rougirais de moi, ſi je n'avais aſpiré qu'à les obtenir ; le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, & l'eſtime des honnêtes gens : voilà le ſeul but auquel j'oſe prétendre.

LE BARON *avec joie.*

Mes enfans, chacun de vous a fait ſon devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompenſe. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens ſur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE *baiſant la main d'Eugénie avec entouſiaſme.*

O ma chère Eugénie !.....

Tous ſe raſſemblent autour d'elle, & la toile tombe.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Eugénie*, Drame en cinq Actes, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, le 27 Juin 1767. MARIN.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI. 1767.